IRMGARD ROSINA BAUER

**Maman sur la route**

A propos de l'auteur :

Irmgard Rosina Bauer est née à Munich en 1956 "et ne s'en est jamais éloignée", comme elle le dit elle-même à propos de ses racines munichoises, où elle vit encore aujourd'hui. Elle est d'autant plus enthousiaste à l'idée d'essayer de nouveaux paysages, pays et villes lors de ses voyages, pour y revenir encore et encore. Après avoir étudié l'éducation et exercé plusieurs professions, elle a réalisé un vieux souhait le jour de son soixantième anniversaire : travailler comme auteur et écrire des livres sur la vie, les voyages et les périples de la vie. Avec ce deuxième volume des récits de voyage de Rosi, elle sort son quatrième livre. En cinq nouvelles, elle illustre avec humour et sensibilité comment la relation entre la mère et les enfants adultes doit inévitablement changer. Quoi de mieux pour illustrer cela que de voyager ensemble ?

Vous trouverez de nombreuses photos et des informations générales sur le site www.irmgardrosina.de.

Suivez également Irmgard Rosina Bauer sur

Instagram

Facebook

Twitter

YouTube

IRMGARD ROSINA BAUER

Maman sur la route

UNE MÈRE APPREND EN VOYAGEANT

AVEC ET POUR SON ADULTE

DES ENFANTS À LÂCHER

Les récits de voyage de Rosi Volume 2

Information bibliographique de l

Bibliothèque nationale allemande

La Bibliothèque nationale allemande répertorie cette publication dans la Biographie nationale allemande ; des informations bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet à l'adresse http://dnb.d-n.de.

© 2021 Irmgard Rosina Bauer

www.irmgardrosina.de

Gestion de projet :

Pageturner Production GmbH

www.pageturnerproduction.com

Conception de la couverture : Sania Haschemi,

d'après une idée de zero.media.net, Munich, et Raphael Rodrigo Pfeiffer Novelli

Photo de l'auteur : Kitty Fried, Neubiberg, Allemagne

Mise en page : Peter Kortz-Frankemölle

Montage : Marek Firlej

Correction d'épreuves : Andrea Durst

Production et édition :

BoD - Livres à la demande

In de Tarpen 42

22848 Norderstedt

ISBN : 978-3-7543-3098-2

Pour Hannes

**Contenu**

**Avant** 9

**Où est l'horizon ici ?** 12

Muttl ante portas 12

Une fois en Afrique ! 22

Qui sont les nouveaux hippies ? 28

**Sans sommeil à Padang Bai** 42

**C'est l'automne à Törnen** 55

Sur le chemin de nos ancêtres 55

Arrivée à la maison de Motter 61

Une vie inaccoutumée 65

Sous le charme des cloches de l'église 71

**Une maman en Türkiye** 77

Un voyage en Turquie, Variante 2 77

Un voyage en Turquie, Variante 1 82

La vie serait un moindre mal 100

**Après** 111

**Merci...** 113

**Chères Mamas, Muttls,**

**mères, lecteurs ...** 114

**Avant**

Depuis que mes quatre enfants ont quitté la maison, j'aime voyager.

Lorsque mes quatre enfants étaient petits, les voyages prenaient beaucoup de temps. C'est mon mari qui aimait découvrir de nouveaux endroits, alors que je voulais toujours aller au même endroit. Où je savais à quelle distance se trouvait le prochain lac et si les enfants pouvaient y aller seuls, si la cuisine était équipée d'un "bottle-cooker", si la chambre avait un lit de voyage et de quelle taille il était, avec ou sans oreiller, si mon petit allait y dormir ou non et si - si - si ...

Tu resteras une maman toute ta vie. Et quand les enfants grandissent, on lit partout : il faut lâcher les enfants. Mais le gène de la bienveillance est ancré en nous. L'enfant doit toujours être heureux. Il doit toujours rire, de préférence ne jamais pleurer, car maman peut difficilement supporter de le regarder. Maman doit s'en sortir et espère trouver des mots réconfortants. Même lorsque les enfants sont grands et ont le mal d'amour, lorsque le permis de conduire ne fonctionne pas du premier coup, lorsque la première voiture a une panne de moteur. Même lorsqu'ils perdent leur emploi, qu'une relation se brise, que leur portefeuille est volé ou qu'ils voulaient rentrer ivres de la boîte de nuit mais qu'ils se sont endormis dans le métro et se retrouvent dans l'abri de nuit de la station de métro et que leur téléphone portable n'a plus de crédit.

Je suis maman, que je sois à la maison ou à l'extérieur. Que je sois en voyage ou à la cuisinière. Je pense toujours aux enfants. Est-ce qu'on s'occupe d'eux ? Est-ce qu'ils vont bien ? Où et quand ont-ils besoin de moi ? Mais parfois, c'est aussi comme ça : je veux juste m'échapper. J'espère qu'ils n'ont pas besoin de moi.

Et encore une fois : j'ai planifié un voyage dans mon appartement - et puis arrive : "Maman, tu peux me débarrasser du petit pendant une demi-semaine ?". Bien sûr que je peux. Et je repousse le départ.

Est-ce que nous, les mamans, pouvons encore être sauvées ? Seulement si nous partons quand même. Alors partez avec les enfants. Avec les enfants individuellement, en couple, avec tous ensemble. Même lorsqu'ils sont déjà en mesure de voyager eux-mêmes à partir de leur vie professionnelle quotidienne. Quel bonheur la maman ressent au moment où ils sont tous ensemble ! Cela fonctionne même sans sa présence physique - juste avec des pensées d'elle dans les bagages.

J'adore voyager. Je m'en occupe. Et je vis les choses les plus excitantes. Surtout quand je voyage avec eux, les enfants, qui me rendent plus courageuse que je ne le serais seule. C'est et cela reste passionnant avec les enfants !

Et encore une fois, alors que je suis assis ici sur cette grande plage variée, je me dis que.. : Je n'ai même pas encore écrit aux enfants pour leur dire comment je vais et combien c'est beau ici. Et ça fait déjà une semaine que je suis ici. Mais j'ai rapidement écrit un message et je l'ai envoyé ! Après tout, mes enfants devraient toujours savoir où je suis et comment ils peuvent me joindre s'ils ont besoin de moi, leur maman.

**Où se trouve l'horizon`?**

Mum ante portas

Mon fils Raffael, chez qui je suis en route, a vingt-six ans. En juin, il a quitté son emploi sûr et a cédé son appartement à Munich pour la même date. Avec l'argent qu'il avait économisé, il a acheté un bus VW transformé à un couple de retraités. Le couple y voyageait déjà depuis trente ans. Il y vit maintenant. Raffael, qui voyage seul, est fier de son exploit : il considère sa voiture comme un objet de luxe, car le bus est pratiquement équipé pour être utilisé par deux personnes.

Après avoir traversé les festivals d'Allemagne en été, il redoutait maintenant l'hiver à venir. Mais d'autres voyageurs du festival lui avaient dit que le sud de l'Espagne était un bon endroit pour passer l'hiver.

Les derniers jours avant son départ, Raffael est resté dans notre rue avec son bus. Il a retrouvé le goût de la cuisine de Du-sche et de maman. Mais il ne voulait dormir que dans son bus !

Il écoutait anxieusement lorsque le service météo annonçait des chutes de neige. Il n'avait pas de pneus d'hiver, mais avait proposé de prendre en stop un jeune homme qui n'était disponible qu'à partir du 1er novembre.

Et maintenant il est parti, le garçon. Ouf. Je ne devrais pas m'inquiéter, a-t-il dit. Et pourtant, sans le lui dire, j'ai noté le numéro d'immatriculation de sa voiture. Comme si j'avais une adresse pour lui, comme si j'avais besoin de quelque chose de tangible pour invalider mes scénarios d'horreur. Il m'a contacté après une semaine, deux mots lui ont suffi par message court : confortablement arrivé. Pour faire des économies, il a résilié son contrat de téléphone portable, son assurance maladie, tout. Ce n'est qu'à Noël qu'il a reçu un autre court message texte d'un numéro espagnol : "Tu me manques tellement ! Vous pouvez me joindre uniquement au numéro suivant : 0034 ... Oui, mais ne faites pas d'appels actifs ! Son argent devrait durer quelques mois de plus.

Lorsque je l'ai appelé, j'ai eu du mal à ne pas lui faire sentir mon intense inquiétude. Juste "Joyeux Noël !", je lui ai souhaité et j'ai demandé, "Bub, où es-tu ?"

Lorsqu'il m'a dit où il se trouvait et m'a assuré qu'il serait honnêtement heureux de me voir, mon prochain acte a été de réserver ! Malaga. So-fort, toujours le lendemain de Noël. Pour la période du 8 au 19 janvier. Cela correspondait à ma situation professionnelle en tant qu'indépendant - et à mon désir en tant que mère. Málaga. C'est sur la côte méditerranéenne sud de l'Espagne. C'est tout ce que je sais à ce sujet.

Et maintenant ? Je suis enfantine, ou plutôt maternelle, j'attends Raffael avec impatience. Il voulait m'emmener en voyage à Gibraltar, m'a-t-il dit lors de mon deuxième appel, et de là, il voulait aller au Maroc pour quelques jours. Il voulait partir en randonnée avec moi dans les montagnes, dans la Sierra Nevada. Nous voulons visiter l'Alhambra à Grenade. Je pourrais dormir dans son bus et découvrir l'infrastructure des hippies modernes par moi-même.

Raffael vient me chercher à l'heure à l'aéroport de Málaga. "Le premier stress en deux mois", m'explique-t-il. "Un rendez-vous ! J'ai dû me lever tôt", dit-il, "m'organiser pour ne pas manquer le mardi et aussi arriver à l'aéroport à l'heure, à deux heures de l'après-midi. Il faut avoir les nerfs solides ! Et des heures !" Je hoche la tête avec un sourire. Après tout, je viens d'une vie professionnelle. Je sais de quoi il parle.

Il attribue à ma valise une place dans le bus. Et maintenant, vers l'est ou vers l'ouest ?

Maintenant, assis avec lui dans le bus, cette question m'amuse. Je ne suis pas arrivé à un point de départ fixe, mais directement à un objet en mouvement. C'est ainsi que fonctionne la liberté ! Nous décidons d'abord de rouler vers l'ouest depuis Malaga et de voir ensuite.

Deux jours plus tard, c'est jeudi et, par coïncidence, mon anniversaire. Je suis assis à côté de Raffael dans mon lit dans le bus, avec lequel nous sommes garés sur un mo-bile résidentiel gratuit. En regardant par la fenêtre de devant, je vois le soleil qui se lève sur la Méditerranée. Quand je regarde par la bonne fenêtre : le rocher de Gibraltar. C'est exactement comme ça qu'elle était décrite dans le livre de géographie de cinquième année. Tout cela m'était inaccessible à l'époque. Gibraltar, l'Afrique, le mythe !

Et ça me plaît aussi : neige dans le froid de Munich avant-hier, shorts et T-shirt aujourd'hui.

Je suis heureux d'être ici. Avec Raffael, c'est si facile : clarifier les besoins, prendre des dispositions et partir. Il se comporte de manière responsable, je le remarque avec soulagement. Il sait ce qu'il veut, dit ce qu'il pense, et moi aussi - du moins c'est ce que j'imagine - de sorte que nous arrivons toujours rapidement à un consensus. Et si ça ne marche pas rapidement : Nous avons le merveilleux luxe du temps. Des circonstances dignes d'un cinquante-septième anniversaire !

Pour mon anniversaire, nous entreprenons une visite passionnante à Gibraltar : des Britanniques vivent ici, on parle anglais, on paie en livres anglaises, il y a des magasins typiquement anglais avec des noms comme Bryan Mackintosh Ltd. et les petites épiceries et les kiosques s'appellent en fait "Grocery". Des cabines téléphoniques rouges, sorties tout droit d'un livre d'images, se trouvent à des endroits bien en vue et les enfants portent des uniformes scolaires.

Les petites rues secondaires de la rue principale mènent aux rochers, les Upper Rocks, et à des escaliers peints de l'Union Jack sur leurs grands espaces verticaux. La végétation luxuriante de janvier laisse quelques points de vue, de sorte que l'on peut voir les grands navires marchands avec leurs marchandises aller ou venir sur la mer en contrebas. À l'horizon, au sud, se trouvent les montagnes de l'Atlas. L'Afrique ! Nous prenons les escaliers qui mènent au téléphérique - et là-haut, nous avons une autre surprise : cinq, dix, vingt, des centaines d'Africains gambadent devant nos yeux, comme si nous n'étions pas en pleine Europe !

Ils sont là, à caresser leurs petits, à s'arracher les puces de la fourrure de l'autre, à se caresser ou à se bousculer pour sauter ensemble sur les rochers et se battre. Ils sautent par-dessus les anciens murs de fortification, par-dessus les rochers, s'accroupissent par groupes de huit, dix et douze sur la route asphaltée, où les quelques voitures autorisées à monter au sommet doivent le faire très lentement et prudemment à cause d'eux. Un spectacle que nous suivons sous le charme depuis le bord de la route, la mer devant nous, la mer derrière nous et la silhouette des montagnes de l'Atlas au-delà. Le panneau d'information les décrit comme des macaques de Barbarie. Le plus grand m'arrive à la taille, le plus petit est aussi petit qu'un jeune chaton. Nous restons jusqu'à ce que le vent frais nous pousse à descendre.

Les parois rocheuses sont envahies d'agaves pointus et de familles de cactus avec des enfants cactus de la taille d'une assiette. Des bananiers et des arbres à caoutchouc aussi hauts que des maisons bordent le chemin. Les SMS s'enchaînent. "Oh oui, il y avait quelque chose", dit Raffael avec un sourire. "Joyeux anniversaire encore !"

Raffael a tout donné pour que mon anniversaire soit magnifique. Non pas que je m'attendais à ce qu'il le fasse - c'était une grande préoccupation pour lui, il parlait avec un clin d'œil de la grande responsabilité qu'il avait envers ses frères et sœurs. Muttl, qu'aimerais-tu voir ici, Muttl, qu'aimerais-tu faire là-bas ? Muttl, dis ce que tu veux et je le ferai pour toi. Vous préférez être au bord de la mer plutôt que sur une colline ? En un rien de temps, nous avons trouvé une place au bord de la mer le soir - bien que, comme il l'a dit, la mer soit trop bruyante pour lui. Et quel endroit !

Raffael m'avait acheté une bouteille du meilleur cava dans une petite boutique, et il nous a offert quelques tranches d'un jamón mûri pendant de nombreux mois, que le propriétaire de la boutique a délicatement et avec une grande concentration tranché de la jambe de porc serrée dans le jamonero avec un couteau long, étroit et tranchant. Accompagné de pain blanc frais et d'une poignée d'olives, que vous faut-il de plus ?

Raffael a recouvert sa chaise pliante de sa grande peau de mouton hirsute pour que je sois bien au chaud avec vue sur la mer, tandis qu'il préparait la table dans la voiture - les trois tomates de la veille coupées en huitièmes exactement égaux, les olives dans un petit bol, le reste du Manchego coupé en morceaux appétissants, et puis, salud ! on a bu le cava dans des tasses à café. Sans oublier, tout cela à la lueur des bougies du candélabre en argent provenant du vieux stock de maman - nature sauvage espagnole mon cul !

Raffael m'a montré des photos de ses séjours dans les communes hippies qu'il avait rencontrées. Je lui ai montré des photos de la famille l'année dernière, lorsqu'il avait également assisté à certaines des réunions.

Et le soir, au moment de m'endormir, je profitais de la vue de mon lit, la porte grande ouverte, sur le ciel étoilé au-dessus de la mer, où les bateaux stationnés et leurs lumières formaient l'horizon nocturne. À notre droite, les montagnes rocheuses complétaient le pano-rama.

Le lendemain matin à huit heures et demie, lorsque je lève prudemment la tête du lit chaud vers la fenêtre pour ne pas glisser d'un seul coin du lit à cause du froid nocturne, je vois que le disque rouge du soleil vient de briller complètement rond et clair directement au-dessus de l'horizon. Wow, je me dis, quel homme chanceux je suis.

Le café et le thé ont déjà fait leur effet, bientôt je monterai dans la mer d'hiver pour me débarrasser à nouveau du liquide. Mais la mer doit être très froide, j'imagine, brrr ! Et ensuite, je me glisserai à nouveau dans un lit chaud, avec l'agréable effet sourd ? Ce seraient des perspectives merveilleuses - mais comment faire pour m'y mettre enfin ? Mais bientôt, le besoin urgent me pousse à sortir dans la fraîcheur du matin.

Quelques jours plus tard. Je prends toujours le petit-déjeuner au lit dans le camping-car. Couvert d'une couverture en laine de mouton de ma mère, que Raffael, le fou de na-tur moderne, a volé à sa grand-mère et qu'elle a gardé de l'époque où il n'y avait que des matériaux naturels. Ma mère les a fait fabriquer à partir de la laine de mouton qu'elle avait elle-même tondue lorsque j'étais encore un petit enfant et qu'elle travaillait encore comme gardienne d'animaux à l'université des animaux de Munich. Je me souviens encore comment la laine de mouton tondue et peignée était étalée pour sécher dans toutes les pièces et remplissait toute la maison de cette odeur particulière. Il y a donc une bonne cinquantaine d'années. Comme ma vieille mère, avec ses couvertures en laine de mouton, est redevenue contemporaine en ne prenant pas le train en marche avec les couvertures en plastique des dernières décennies.

Cette couverture me tient encore bien chaud aujourd'hui, car il fait encore frais le soir et le matin.

**Une fois en Afrique !**

Après notre retour du Maroc, le simple fait de m'allonger dans une chaise longue le soir et de laisser le soleil m'éclairer est une bénédiction. Notre visite en Afrique était un "must" du programme. Mais les trois jours à Tanger ont également été très épuisants. Toujours sur ses gardes face à l'étrangeté des gens qui s'y trouvent. Ils vous parlent, vantent leur connaissance de la région et du bon chemin comme une marchandise, parfois de manière utile, mais le plus souvent de manière commerciale, à la recherche de ventes : tout est très bon marché. Très bon marché. Très bon marché. Même le mendiant, édenté, sale, enveloppé de haillons, demande l'aumône dans un français propre, la main tremblante.

J'observe prudemment comment les femmes se comportent. Est-ce qu'ils sortent seuls dans la rue ? Oui, vous les voyez seuls aussi. Beaucoup sont en caftan à la cheville. Mais de nombreuses femmes, majoritairement jeunes, sont également vêtues de vêtements européens modernes, mais elles portent également un foulard. Ce n'est que de temps en temps que l'on voit une jeune femme sans couvre-chef. Sont-ils nécessairement chrétiens ? J'en sais trop peu sur le pays, sur l'Islam. Nous nous permettons l'aventure (l'impudence touristique ?) de venir ici sans aucune préparation.

Depuis Gibraltar, on peut imaginer une traversée. Seulement trente kilomètres de traversée vers l'Afrique ! Les réfugiés pensent aussi à l'inverse : Seulement trente kilomètres. Mon souci, primitif, tout à fait innocent : être allé une fois en Afrique. Et Raffael avait entendu parler du shopping bon marché. "Tout à un euro seulement !" C'était nos seules motivations.

Le voyage s'est avéré plus long que prévu - pour un voyage rapide, nous aurions probablement dû prendre le Fast Ferry, plus cher. "Hors de question !", s'est indigné Raffael lorsque j'ai voulu payer le prix d'achat. Pour ces cinquante kilomètres jusqu'à la ville de Tanger, nous étions sur la route de 13 à 14 heures : achat d'un billet dans l'une des nombreuses agences (à l'air peu sérieux) du port d'Alge-ciras, recherche du ferry de notre fournisseur Acciona, enregistrement dans l'immense hall des billets comme à l'aéroport, contrôle des passeports. Nous avons dû attendre une heure. Pourquoi ? nous nous sommes demandés. Mais tous les passagers ont attendu patiemment dans le hall chic, bordé de marbre, y compris nous. Finalement, la porte s'est ouverte. L'homme qui a effectué un autre contrôle de passeport a simplement ri en faisant correspondre la photo du passeport de Raphaël avec sa vraie personne. Après un nouveau contrôle des billets, la longue passerelle s'étend devant nous. Elle nous a conduits dans un immense navire à l'espace exceptionnellement généreux, environ cinq cents chaises-lits nous attendaient, et au premier étage il y avait un restaurant avec certainement une centaine de tables, au deuxième et troisième étage nous avons découvert un grand nombre de couchettes. Des voitures entraient encore dans le sous-sol du ferry, des camping-cars, de longues semi-remorques. Il faudra attendre un certain temps avant de larguer les amarres. Raf-fael a regardé ce spectacle avec grand intérêt et a vérifié la situation : embarquerait-il aussi avec un camping-car pour faire un tour d'Afrique ?

Et maintenant, nous devons aussi remplir un formulaire de visa, après tout, nous allons sur un nouveau continent. Heureusement, on nous avait donné un siège près du comptoir de la police, ce qui nous a permis de regarder et d'attendre que la longue file de passagers soit traitée. Maintenant, nous les avons rejoints. Le policier a corrigé mon écriture bâclée sur le formulaire en caractères plus lisibles pour les Marocains écrivant en arabe, a apposé son cachet sur le passeport et j'étais heureux : enfin un cachet à nouveau. Il y a encore beaucoup de pages blanches dans mon passeport.

Joie lorsque le navire a enfin quitté l'Europe pour l'Afrique. Excitation alors que les montagnes At-las, déjà clairement visibles de la côte, se rapprochent de plus en plus. Pendant une heure et demie, nous nous sommes laissés bercer confortablement sur la traversée.

Et enfin, nous accostions, avec tout le temps que cela impliquait. Ensuite, il y a eu des problèmes pour attacher la passerelle au navire lors de l'amarrage.

"Toujours la même chose ! Dès que vous êtes en Afri-ca, les choses ne fonctionnent plus." Ces propos ont été tenus par une femme d'environ 30 ans portant un foulard. Elle portait un kaf-tan ouvert dans le dos, avec un jean impeccable et des escarpins élégants en dessous. Pour des raisons de sécurité, on nous a fait sortir par le garage. Une fois de plus, ils ont vérifié nos passeports.

Au port, rien ne nous attendait, si ce n'est de grandes grues, de vastes déserts de béton et d'énormes conteneurs blancs, probablement pour le gaz, qui étaient nombreux, très nombreux, peut-être une centaine ? Tous les passagers sont montés dans un bus qui devait nous emmener à Tanger, y compris nous. Il a coûté 2,50 euros. Ne payez pas plus", a prévenu la dure locale du bateau, qui ramenait d'Espagne ses résultats d'achats avec de gros sacs. Mes oreilles se sont dressées, j'ai ressenti une tension, pourquoi cet avertissement ? Elle parlait espagnol, anglais, français et bien sûr marocain. Elle nous a également aidés à sortir de la foule des chauffeurs de taxi après l'arrivée du bus à la gare routière et nous a montré le chemin vers la ville. Là, j'ai pu demander mon chemin en français.

L'Office de Tourisme de l'avenue Pasteur est déjà fermé. Il est neuf heures et il fait nuit depuis longtemps. Devrais-je demander à ces gens, qui semblent si différents, une pension bon marché ? Personne ne semble vraiment digne de confiance. Là, un café internet ! C'est là que nous nous orientons sur un plan de ville et que nous décidons de nous aventurer à l'Ancien Médina et de chercher l'auberge qui y est proposée pour trente euros la nuit. Est-ce qu'on trouverait au moins ce vieux quartier ? Nous préférons nous offrir un taxi maintenant. Nous négocions deux euros pour le trajet, qui durera vingt minutes.

Le chauffeur nous dépose à la Place Petit Socco. Il dit qu'il ne peut pas aller plus loin, les rues sont trop étroites. En effet ! Des ruelles étroites partent de la place, de la musique marocaine retentit au balcon d'un petit bar, des hommes en caftans et turbans sont assis à des tables dehors et parlent avec excitation, en gesticulant. Ici, deux maisons d'hôtes à la fois ! C'est ce que nous disent les panneaux démolis, accrochés devant les maisons en ruine. "Utilise ton français pour demander combien ça coûte", me demande Raffael. Au-dessus de la table de cuisine graisseuse, dans la petite entrée sombre, un panneau indique "Récepti-on". D'un grand geste, Monsieur m'explique que cela coûte cinquante dirhams pour deux personnes par nuit. Cela représente environ cinq euros pour nous deux. Très prudemment, nous l'avons laissé nous montrer la pièce.

Ma soif d'aventure est plus forte que mon dégoût. Je vérifie les draps tendus sur les très vieilles couvertures en laine : ont-ils l'air lavés ? Y a-t-il des animaux qui rampent autour ? Pas visiblement, du moins. Le lavabo branlant et sale est-il simplement accroché au mur pour la forme ? Non, il y a vraiment de l'eau courante. La serrure branlante de la porte autrefois noble, parsemée de perles de verre colorées, est en fait verrouillable. Et où sont les toilettes ?

L'homme me montre une pièce dont les carreaux, derrière et sous la saleté rigide, laissent entrevoir une richesse élégante des temps anciens. Les toilettes squat sont construites dans une niche étroite.

A côté, il y a un vieux seau en plastique avec de l'eau pour la chasse d'eau. Non, je décide, je ne veux pas être découragé par l'odeur fétide ! Au moins une ancienne fenêtre dans le mur laisse un trou de taille humaine par lequel l'air frais peut entrer. De plus, la porte peut être verrouillée ici aussi.

Après cette inspection, nous saluons l'homme d'un signe de tête - et remarquons la lueur de joie dans ses yeux. De bonnes affaires réalisées avec ces touristes...

Mais nous avons aussi le sentiment d'avoir réussi. Un endroit où rester pour la nuit déjà noire ! Sur l'une des tables en face du restaurant voisin, nous nous régalons de côtelettes d'agneau avec des haricots et des pommes de terre. Non, pas de vin, pas de bière. Ce n'est pas au menu dans la culture locale. Nous buvons ce que tout le monde boit ici : du thé à la menthe, avec beaucoup de feuilles vertes fraîches et beaucoup de sucre.

Le café au lait du matin dans le bar en face de la maison d'hôtes est délicieux. C'est à peu près la même quantité de café qu'un espresso, mais servi dans un verre à eau. Le serveur verse du lait chaud dans un petit pot et me regarde avec impatience jusqu'à ce que je comprenne : je dois dire "stop".

Les nombreuses impressions inconnues font que le temps passe très vite. Nous sommes déjà de retour au terminal des ferries à Algeciras.

Qui sont les nouveaux hippies ?

Je pouvais dire en regardant Raffael qu'il se débattait pour savoir s'il allait m'accompagner dans la région de Nerja, s'il allait m'emmener dans son espace de vie où vivent ses nouveaux amis. "Qu'est-ce qu'un hippie au juste ?", je lui demande.

"Vous voyez", dit-il, en resserrant sa posture avec la fierté de l'initié. Ce que je vois : des jeunes gens comme ceux qui font partie du cercle de connaissances de mes enfants plus âgés et de leurs amis. Il existe des différences même entre les différentes années. Les amis de mon aîné semblent plus dignes. Plus ludique ? Mais c'est peut-être un critère : les hippies ne vivent pas dans la nature pour réaliser des exploits sportifs - ce qui est plutôt mon cas et celui de mes amis amateurs de plein air. Ils s'offrent parfois un pantalon Jack Wolfskin super léger ou une veste imperméable de The North Face, ainsi que des chaussures solides, vraiment solides, de K2. Sous-vêtements très chauds en laine mérinos finement peignée. Je ne vois pas ça ici. Certainement pas parce que ces personnes vivent délibérément et sélectivement à un niveau financièrement bas. Ils laissent derrière eux la société de travail de leur pays d'origine afin de se prouver ici qu'une vie libre est également possible sans argent. Déclenché par un certain mépris pour nos coutumes méritocratiques. Tout faux, cette exploitation à travers tout l'argent du capitalisme.

À ce moment, Ole regarde par la fenêtre où je suis assis dans mon lit chaud.

Raffael l'avait invité à déjeuner. Il profite également d'Ole pour se lever maintenant, déjà vers dix heures.

Ole a un bâton de pain grillé contenu sous le bras et un sac plein d'avocats qu'il a ramassé quelque part en chemin, comme il nous le raconte. Ole vient d'Aix-la-Chapelle et vit dans l'une des nombreuses grottes rocheuses que le temps a creusées dans les montagnes calcaires. Il désigne de la main un rideau de tissu avec un grand imprimé noir et blanc à motifs visible au loin dans la roche. "C'est mon entrée", dit-il avec confiance. "Toujours éclairé par le soleil. Donc, il se réchauffe pendant la journée et n'est pas frais la nuit." Un tapis de couchage sur le sol lui suffit pour dormir, dit-il. Aujourd'hui, un oiseau a volé vers lui et il l'a accueilli. Mais une araignée de la taille d'une main lui a également rendu visite, qu'il a heureusement remarquée à temps et ramenée directement à l'extérieur.

"J'étais très heureux quand j'ai découvert votre bus", dit-il à Raphaël. "Je pensais que je ne te reverrais plus."

Venir de façon décontractée, partir de façon décontractée. Les gens se connaissent. Le monde ici est un village.

Qu'est-ce qui fait un hippie moderne ? Quelque chose est différent par rapport aux hippies dont mes parents ont essayé de me protéger quand j'étais enfant.

Alors que je cherche un endroit abrité pour aller aux toilettes, devant les cinq ou six vieux camping-cars qui se trouvent ici, en face de la gorge avec vue sur la mer, il y a un gros paquet d'hommes enveloppé sur le sol. "¡Hola !" salue-t-il poliment.

Je marche rapidement, des impressions de sans-abri dans les puits d'aération du métro parisien s'imposant à moi. Sur le chemin du retour, il est déjà en position assise, son épais sac de couchage et son couvre-chef enlevés, étalant maintenant un filet d'oranges et autres comestibles sur le sol à côté de lui. "¡Hola !" il nous salue à nouveau.

Alors que nous sommes assis devant le camping-car pour le petit-déjeuner, un jeune et bel homme nous rejoint. "Comment allez-vous ?" demande-t-il. "C'est joli ici, n'est-ce pas ?" Les garçons se connaissent. C'est Tommy, qui a fui l'Angleterre pluvieuse pour passer l'hiver dans le sud chaud. Coupe de cheveux courte, profil clair, habillé proprement d'un pantalon de trekking et d'un T-shirt propre.

"Je t'ai vu passer", me dit-il en désignant l'endroit où il était couché, enveloppé dans un baluchon, il y a un instant. C'est à ce moment-là que ça me fait tilt.

J'essaie de cacher mon embarras par une réponse rapide et polie. "Je n'ai pas reconnu ton visage", c'est tout ce que j'ai trouvé. "Les nuits sont assez froides, n'est-ce pas ?"

En fait, il fait huit degrés au maximum la nuit, et je me glisse moi aussi dans mon lit sous deux ou trois couvertures.

Le vieux bus à côté de nous a une plaque d'immatriculation N allemande. Tina vient de Nuremberg, à peine deux cents kilomètres de chez moi à Munich. Raffael m'organise une visite en bus. Je suis ravi. Tina, une sympathique jeune fille d'une trentaine d'années, s'est meublée de façon très confortable et pratique. "Une douche avec un chauffe-eau était très importante pour moi", dit-elle en montrant fièrement le mobilier, "même si elle prend beaucoup de place". Au début, elle a pris un congé de son travail, poursuit-elle. D'abord pendant un an, puis elle aurait demandé un congé supplémentaire. Son entreprise ne pouvait pas accepter cela, elle a donc démissionné. Sa prochaine destination était le Portugal. Ce qui coûte le plus cher dans ce mode de vie, c'est l'essence. Raffael le confirme. Sinon, ajoute-t-elle, l'argent qu'elle a économisé est très bon. Ensuite, elle rejoint Raffael dans le bus pour tirer des photos de lui et ouvre son tout nouveau MacBook Air. "C'est le plus léger de tous. Je l'ai acheté pour quand je fais du sac à dos."

Lorsque Raffael et moi rentrons de notre excursion en montagne dans la Sierra Nevada ce soir-là, le bus de Tina est déjà parti.

Alors qu'à Munich, il fait déjà vraiment nuit à quatre heures et demie en janvier, ici, le jour reste clair jusqu'à presque six heures et demie. Du chemin de gravier derrière le bus vient un homme avec des dreadlocks blondes descendant jusqu'aux fesses, un regard rêveur dans les yeux, et demande s'il peut s'asseoir dans la chaise qui est encore pliée devant le bus de Raffael de ma cure d'inclinaison la veille. Il reste assis pendant une bonne heure, se lève et part.

Le soir, Raffael et moi sommes assis dans le bus, trop fatigués pour quoi que ce soit, nos jambes ont été mises à rude épreuve aujourd'hui pendant notre excursion de cinq heures en montagne jusqu'au Pico del Cielo, le "sommet du ciel". Raffael a réchauffé le riz d'hier, avec de la sauce tomate à l'ail prioritaire, et il y a coupé les avocats d'Ole. Au moment où il remplit mon assiette, Ole est aussi debout devant le bus. "Assieds-toi, mange avec nous", dit Raffael. La porte du bus est ouverte, avec toujours une vue sur la mer. A présent, il fait nuit.

Un grand jeune homme apparaît dans l'embrasure de la porte, blond, mince, les yeux creusés, demande une tasse de thé, dit qu'il a une infection dans la bouche.

"Bien sûr", dit Raphaël, "brassé ?"

"Oui, ce serait bien."

Raffael fait du thé, pour nous trois aussi. Le type s'assoit avec nous dans le bus, Ole lui fait de la place. Le jeune homme mâche le sachet de camomille, il semble visiblement se remettre.

Dans l'embrasure de la porte se tient maintenant Ruben, un garçon blond de treize ans, accompagné d'un Français renfrogné, Estéphane, qui a enfilé un grand manteau inka. C'est Ruben qui parle, dans un anglais très propre, fils de parents néerlandais, comme me l'explique Raffael. Ils se sont rencontrés à Beneficio, dans la commune où Raffael a passé ses premières semaines ici en Espagne. Il s'y est senti pris en charge et soigné "comme dans une famille".

"Raffael était très excité parce que sa mère venait lui rendre visite", nous dit Ruben dans un anglais propre entre deux jaillissements de mots. "Il a peint le plafond du bus, a recouvert les coussins des sièges et a tout rendu super propre. Tu ne reconnais même plus le bus !"

Il fait un geste cool à l'intention de Raphaël. Je n'aime pas ça. Raffael m'a fièrement montré les résultats de son embellissement, alors je n'ai pas besoin de me faire gronder.

"Sois sage ou ta mère t'enverra au lit !" ose dire Ruben à Raphaël sur un ton de clin d'œil quand il ne débarrasse pas tout de suite la vaisselle. Je ne suis pas sûr que le fils hippie soit trop effronté. Mais quand il lâche une autre information sur les habitudes de Raphaël qui ne m'est absolument pas destinée, je le freine. Je ne veux pas être au courant des secrets de Raf-fael, sauf si ça vient de lui ! Je ne fais que visiter sa vie.

Qu'est-ce qui fait un hippie moderne ?

Le blond avec le sachet de thé est danois. Ne participe pas beaucoup à la conversation, qui est en anglais. Avec un "Merci pour le thé", il s'éclipse dans l'obscurité, peut-être dans sa grotte.

Je tente un fantasme : le Danois d'il y a un instant, fraîchement douché, coiffé et en costume d'affaires. La fantaisie réussit. Derrière ces décrocheurs se cachent des gens tout à fait normaux, gentils, sympathiques, bien nantis. Ils sont paisibles, remarquablement paisibles. C'est aussi de cette façon que le Danois nous a dit au revoir : "La paix est la victoire", murmure-t-il en faisant le signe de la victoire avec son index et son majeur.

L'un d'eux est un excellent peintre, l'autre joue de la guitare pour le plus grand plaisir de tous. Une vie d'artiste ? Dans la commune, ils vivent dans de vraies familles, avec beaucoup d'enfants, dit Raffael.

L'apparence négligée n'est que la conséquence de la vie en plein air. Les douches régulières ne sont pas possibles (et pas souhaitées), le peignage n'est pas nécessaire. Les vêtements doivent durer plusieurs semaines, pourquoi pas ? Les odeurs sont autorisées, nous ne sommes pas dans des pièces fermées mais en pleine nature, ce qui relativise tout.

L'homme qui jouait déjà de sa guitare dans la gorge à neuf heures du matin passe devant ma fenêtre. Je suis effrayée, il est effrayé. Lequel d'entre nous a l'air le plus terrifié, si frais du sommeil ? Moi aussi, je n'ai pas eu l'occasion de laver ni même de coiffer mes cheveux pendant cinq jours. Je regarde mon reflet dans l'écran éclairé par le soleil et grimace une fois de plus.

16 janvier. De nombreuses mouches bourdonnent inlassablement autour de nous, des papillons aux couleurs gaies volent dans les airs. Les buissons et les arbres fleurissent comme au printemps en blanc et en rose, entre les callas à longues tiges qui nous tendent leurs feuilles étalées et leurs fleurs blanches. Des arbustes rayonnants de jaune, d'orange et de rouge vaporisent leur parfum.

C'est le potager de l'Europe, me disent-ils avec désinvolture. Les serres avec des forêts de plants de tomates suscitent des exclamations étonnées. Les bosquets d'avocats, qui portent leurs fruits à cette époque de l'année, me tentent de les cueillir et de les ramener simplement à la maison, et je goûte plus d'un Sharon, d'un kiwi et d'un poivron au cours de notre promenade.

Qui sont les nouveaux hippies ?

Les jardiniers des fermes environnantes, avec leurs grandes serres, ressemblent également aux "hippies" : mal lavés, les cheveux pendants emmêlés dans le visage et des vêtements très sales. Si je devais utiliser l'apparence d'un employé de bureau allemand comme critère ici, je ne pourrais pas faire face au monde.

C'est déjà samedi, le vol de retour est prévu. J'ai pris un café au bar de l'aéroport, maintenant tout va bien. Hier soir, tard dans la soirée, Raffael m'a conduit de Nerja à Málaga dans notre voiture, afin que je sois sûr d'être à l'aéroport à l'heure pour six heures. Ole et lui avaient allumé un feu de joie pour se dire au revoir, et tous deux avaient acheté des dorades au marché aux poissons, des pommes de terre et de la salade, un vrai repas, une tablette de chocolat pour le dessert. Sur le parking de Málaga, par contre, j'ai mal dormi : étais-je excité ? Ou était-ce parce que le parking était juste à côté de la route ? J'ai aussi mal dormi de temps en temps sur notre parking en altitude, où il y avait un grand silence. Il y a beaucoup de choses qui me dérangent. Mon fils va-t-il souffrir en fréquentant des hippies ? S'il fait la distinction entre "bon" et "mauvais" ? S'il trouve le "sien" ? En ma présence, il ne fumait pas, ne buvait pas, réfléchissait ouvertement avec moi sur les avantages et les inconvénients de la vie libre. Ole était là et a dit ouvertement : "Je peux me passer de tout sauf d'un joint ici et là."

Raffael est dans la pensée hippie, je m'en rends compte d'après nos conversations, mais dans le même souffle, j'entends aussi le désir d'avoir plus d'argent dans la vie. Peuvent-ils aller ensemble ? S'il peut supporter ce jeu d'équilibre, s'il peut bien prendre cette courbe, trouver son centre ? C'est probablement ce qui m'a fait mal dormir ces derniers jours.

Les adieux : étreinte amoureuse, serrement affectueux. Peu de mots. Merci, simplement merci, des deux côtés. Enfin, j'ai les larmes aux yeux lorsque l'avion décolle.

Je repense au dîner d'adieu. Hier, Samuel avait ramassé des glands de chênes verts, les avait coupés comme des châtaignes, avait apporté une casserole en fonte et l'avait placée sur une grille de notre feu de camp. Samuel vit aussi dans une grotte. Lorsqu'il y avait suffisamment de braises, nous mettions nous aussi nos dorades, préparées dans du papier aluminium, dans la poêle, pleins de joie pour un bon dîner d'adieu.

"Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?" a demandé Samuel avec son accent suisse.

"Notre poisson", avons-nous dit sans savoir.

La voix de Samuel s'élevait sinistrement, ses yeux brillaient méchamment dans la lueur du feu. "Vous auriez pu me le dire plus tôt et m'épargner cette peine !" Non, il n'était pas du tout détendu. Agacé, il s'est éloigné de notre emplacement et a allumé son propre feu à cinq mètres de là, avec sa propre vue sur la mer.

"Absolument végétalien !" chuchote Ole. "Mais qu'elle explose comme ça tout de suite !"

Samuel, environ quarante ans, était le gars le plus farfelu que j'avais rencontré ici. Je n'avais jamais vu de pieds aussi sales que les siens dans des sandales ouvertes et graisseuses. Ses orteils étaient couverts de pustules. Ses ongles étaient longs et noirs, ses mains semblaient ne pas avoir été en contact avec de l'eau depuis des semaines. Ses longs cheveux noirs étaient emmêlés, et une petite quantité de cheveux gris poussait déjà dans sa longue barbe. Les jambières grises sur ses jambes osseuses avaient probablement été noires autrefois. Maintenant, ils étaient délavés et pleins de trous. Mes yeux de femme au foyer m'ont dit : pas lavée depuis des années. Les manches de son pull ample sont hérissées de saletés. Pourtant, il avait un visage expressif, des yeux bleus, des pommettes prononcées, avec un teint bronzé, il était plutôt beau. Est-ce qu'il vivait dans la grotte parce qu'il avait peur des gens ? N'avait-il pas suffisamment entraîné son assertivité envers ses semblables pour devoir s'isoler ainsi ? Des questions et des questions ont traversé ma tête.

Hier aussi, j'ai rencontré Esmeralda du bus d'à côté, une Espagnole. On la voyait rarement, mais le soir, je l'entendais faire des exercices de relaxation : Elle émettait des glapissements, du haut vers le bas.

"Elle doit déverser son énergie négative", m'a fait comprendre Raffael. "Elle m'a expliqué ça une fois. Folle, cette femme, mais elle a un bus intéressant !"

Après que Raffael ait pris des dispositions pour que je visite son bus, elle nous a gentiment laissés entrer et a aussi volontiers donné des réponses. Dans un anglais courant et soigné, comme je l'ai remarqué avec tous les hippies new-age qui revendiquent la vie libre dans le sud chaud là-bas. Elle avait peint les murs dans des couleurs pastel, le couvre-lit en patchwork coloré au-dessus du grand lit était lissé, les installations de lavage et de cuisine très proprement nettoyées. Esmeralda venait de préparer son vélo pour des excursions à Nerja. Je me sentais comme un intrus dans cet espace privé. Et elle a apparemment ressenti la même chose. Après notre visite en bus, nous avons entendu son hurlement à nouveau. Nous avions probablement apporté une mauvaise énergie dans son bus, qu'il fallait régler avant la randonnée à vélo.

Beaucoup de choses me passent encore par la tête dans l'avion alors que je regarde par la fenêtre. Où est l'horizon ici ?

**Sans sommeil à Padang Bai**

"Je te retrouve à Padang Bai."

C'est ainsi que mon fils Raffael m'a dit au revoir lorsqu'il est monté dans le bus à Ubud, son sac à dos sur le dos, pour prendre le ferry vers les îles Gili à Padang Bai. Ils sont un paradis pour les jeunes, a-t-il dit. Donc rien pour moi, j'ai compris.

Raffael avait déjà passé trois mois à voyager en Indonésie, d'île en île, et avant qu'il ne quitte Munich, nous nous réjouissions de passer un peu de temps ensemble là-bas. Raffael se doutait qu'il aurait le mal du pays. Et je profiterais de son séjour là-bas pour m'envoler vers l'Asie pour la première fois. Je n'avais jamais été attiré par l'Asie auparavant, mais j'étais assez curieux pour y aller. Bali était spéciale de toute façon. J'avais entendu tant de choses merveilleuses à son sujet.

La ville portuaire de Padang Bai était donc la prochaine destination de Raffael. De là, les ferries se rendaient aux îles Gili, situées au nord-est de Bali. "A leur sud, l'Australie arrive bientôt", m'a éclairé Raffael.

Je suis resté dans la petite ville d'Ubud. Admirer les nombreuses expositions d'artistes locaux et occidentaux qui se sont installés ici. J'ai été charmée par les jolis cafés et les petites boutiques. Des boutiques proposant des huiles parfumées, des bols sonores et des tapis de yoga alternent avec des cabinets individuels accueillants proposant des massages balinais doux.

J'ai passé deux jours de plus dans cette petite ville, qui est célèbre parmi les touristes occidentaux pour ses nombreuses façons de se détendre. Mais je ne voulais pas me détendre, je voulais vivre une expérience. J'ai donc aussi pris l'un des nombreux bus pour Padang Bai. D'autant plus que Raphaël avait dit avant de quitter Ubud qu'il ne resterait que trois ou quatre jours sur les Gilis. J'ai trouvé génial d'être l'un des nombreux routards venus du monde entier dans le bus.

À la gare routière de Padang Bai, quelques propriétaires de maisons d'hébergement se tenaient déjà debout, attendant avec impatience et assaillant les passagers du bus de leurs offres dans un anglais approximatif. En fait, les routards ont accepté leur offre, y compris moi. La femme balinaise que j'ai suivie m'a emmené dans une maison typique avec trois chambres d'hôtes. "Indraprastha" était écrit en lettres délicates à l'entrée. Un petit temple se dressait au milieu du jardin, où fleurissaient des plantes tropicales. J'ai eu la prévoyance de m'installer dans une chambre à deux lits et, depuis la terrasse, j'ai admiré les rituels d'encens pratiqués plusieurs fois par jour, qui étaient censés chasser les mauvais esprits.

Et maintenant, je devais rester ici pendant deux jours de plus. J'avais envoyé à Raffael l'adresse de l'"Indraprastha" sur son téléphone portable. Nous pourrions nous rencontrer ici sans problème, ai-je pensé. Je jetterais un coup d'oeil au village et à la plage, je me détendrais un peu, je nagerais un peu. Et puis nous verrons.

Mais les choses se sont passées différemment. Raffael a envoyé un e-mail. Oui, il s'est souvenu du nom de la maison d'accueil. Mais d'une manière ou d'une autre, il avait fait une erreur au distributeur.

Ils ont pris ma carte de crédit ! a-t-il écrit. Et l'employé de la banque a inexplicablement besoin d'au moins quatre jours pour le ressortir. Il ne peut pas recharger ma carte de téléphone portable. Je viendrai un jour. Attendez-moi à la maison d'accueil.

Padang Bai est un joli petit village de pêcheurs situé à l'est de l'île de Bali. De pittoresques bateaux, les ju-kungs, avec leurs larges balanciers en forme de tentacules, flottent sur l'eau, et les pêcheurs passent la journée assis sur des jetées en bambou sur la plage, engagés dans une conversation agréable ou observant les touristes qui attendent les ferries qui débarquent souvent.

J'avais déjà parcouru plusieurs fois la petite plage, il n'y avait pas grand-chose à explorer dans le village. Mais j'ai toujours fait abstraction des cages, qui étaient installées à même le sol - chacune avec une belle vue sur la mer. Ils étaient censés bien se porter, les magnifiques coqs, qui, comme je pouvais le lire dans mon guide, recevaient la meilleure nourriture et étaient gardés par les hommes dans de meilleures conditions que leurs femmes dans la maison. Ils étaient choyés par leurs propriétaires avant de participer aux tristement célèbres combats de coqs traditionnels. Ces cages à corbeaux dans leur multitude m'ont aliéné et effrayé, d'autant plus qu'en Allemagne on prêchait la prudence à cause de la grippe aviaire. Cette pensée m'a fait frissonner.

Même en marchant dans les rues plus éloignées du port, j'ai ressenti une résistance intérieure farouche face aux nombreux coqs et poulets qui pouvaient me lancer leurs plumes infectées à chaque battement d'ailes.

Tous les quelques mètres, je passais également devant une décharge puante, dont les composants seraient appelés par euphémisme "déchets organiques" dans notre pays propre. Je ne me suis pas attardé à savoir si l'odeur âcre provenait de l'âge de la décharge ou peut-être de la quantité de durians jetés, le fruit puant que l'on trouve sur chaque petit étal de marché. Avec un rythme accéléré, j'ai continué à marcher rapidement dans chaque cas jusqu'à ce que, un coin plus loin, l'odeur fétide suivante semble s'accrocher à mon corps. La chaleur tropicale me faisait transpirer en permanence.

Le tout premier jour à Padang Bai, après une belle baignade matinale dans la mer chaude, je m'étais joyeusement replongé dans la mer l'après-midi même, sans remarquer le niveau d'eau désormais plus bas à marée basse. Je m'étais jeté trop vite dans la mer, comme le matin, et j'avais reçu une écharde de corail sous mon gros ongle de pied. Et ça fait de plus en plus mal. Et l'ongle est devenu de plus en plus noir. Le lendemain, ça ressemblait à une infection. Selon Google, elle devait être traitée par un médecin. Ouf. Il n'y avait qu'une petite infirmerie dans le village, j'ai appris. Je me suis demandé quel type de traitement ils recommanderaient. Mon pied serait-il aspergé de poison d'araignée ou enveloppé dans des feuilles de la jungle ? Mais non, tout était soigneusement désinfecté, et je n'ai compris qu'une chose de l'anglais approximatif : changer tous les jours, pendant cinq jours, puis revenir. Pas de baignade, bien sûr, et pas d'exposition à la contamination, pas même au sable de la plage.

Je devais donc maintenant passer plus de jours dans ce mini lieu, où j'étais déjà passé plusieurs fois.

Je me suis assis sur la terrasse et je ne pouvais plus apprécier la lecture. J'avais fait tout ce chemin jusqu'à Bali juste pour lire ? J'étais en colère, très en colère.

Et puis j'ai dû faire face à un autre problème.

Ma famille d'accueil était aménagée de telle sorte que l'on accédait aux chambres, situées les unes à côté des autres au rez-de-chaussée, par une grande terrasse accessible à tous devant les chambres. Leur entrée était agrémentée d'une petite table et de deux chaises. Le petit-déjeuner était servi ici et c'était un bon endroit où se trouver s'il faisait trop chaud dans la chambre ou trop froid à cause de la climatisation.

Ce soir-là, je me suis assis sur la deuxième chaise, les jambes en l'air, car la veille, un cafard noir de la taille d'une boîte d'allumettes et aux antennes infiniment longues s'était précipité sur le carrelage blanc de la terrasse. Je ne voulais pas d'un de ces trucs entre mes pieds.

Il était maintenant neuf heures du soir, il faisait nuit depuis six heures. Un couple d'anglophones venait d'emménager dans la chambre voisine de la mienne. Les deux jeunes gens ont porté leurs sacs à dos à travers la terrasse jusqu'à la pièce. Bientôt, j'ai entendu des voix fortes. Entrer, sortir. Parfois lui, parfois elle. Encore un débat bruyant. Puis un des sacs à dos est tombé de la porte. Peu après, le bagage à main et le deuxième sac à dos. Suivie par la femme, puis l'homme. Il y avait quelque chose d'excité dans leur posture.

"Savez-vous," m'ont-ils demandé en anglais, "où nous pouvons trouver les propriétaires ici ? Il n'y a personne à la réception".

"Oui, au coin de la rue vit la famille, vous pouvez frapper là", ai-je répondu. "Mais y a-t-il quelque chose d'inquiétant que je devrais savoir aussi ?"

Embarrassés, ils m'ont regardé.

"Les insectes ! Il y a des insectes !" a-t-elle lâché.

"Des insectes ? Qu'est-ce que c'est ?" Je ne savais pas.

"Ces petits insectes noirs, qui piquent pendant la nuit, vous savez ?" Elle a indiqué une petite longueur avec son pouce et son index.

Elle n'est pas sérieuse ! J'ai frissonné.

"Tu es sûr ?", ai-je demandé.

Elle a hoché la tête de manière très nette, puis s'est secouée avec une expression de dégoût sur le visage : "Absolument sûr ! Je les ai rencontrés dans un autre hôtel, c'était terrible. Je ne veux pas les voir une fois de plus dans ma vie ! Il y a des insectes dans la pièce."

Les deux hommes ont pris leurs sacs à dos et sont partis à la recherche de la famille du propriétaire. Le moteur de recherche m'a dit ce que je craignais : des punaises de lit. Il y avait des punaises de lit ici.

Maintenant, je tremble aussi.

J'ai rapidement calculé ce que j'allais devoir emballer et la vitesse à laquelle j'allais sortir mon sac à dos de la chambre, puis ... rejoindre le couple. Payez et partez.

J'étais déjà sur mes pieds, mais mon orteil corallien m'a fait mal. Je voulais juste le panser et j'avais déjà préparé de la pommade et des bandages.

Raphael !, ça m'a traversé l'esprit. Comment me trouverait-il ? Il pourrait venir demain et il n'a pas pu être joint par téléphone portable. Et il était douteux qu'il puisse lire un e-mail, car il avait prévu de passer la nuit en plein air sur la plage. Ouf ! Mais je ne pouvais pas rester à cette adresse. Je le redoutais.

D'un autre côté, j'avais déjà passé deux nuits ici et je n'avais rien remarqué.

J'ai examiné ma peau aussi loin que je pouvais voir. Qu'est-ce que je savais sur les punaises de lit ? Seulement qu'ils piquaient quand tu dormais, ce qui te démangeait terriblement. Et qu'ils étaient noirs, rampaient dans les matelas et se collaient aux murs la nuit. Qu'ils faisaient un bruit de craquement quand on les écrasait ou qu'on les écrasait avec les doigts. Oh non, comme cette pensée me dégoûte !

Il n'y avait aucune trace de morsure sur ma peau. Seulement deux piqûres de moustiques, ce que je savais déjà.

Se pourrait-il que les insectes n'aient été que dans l'autre pièce et pas dans la mienne ? Ou bien je n'y étais pas sensible ? Ou bien ils ne m'aimaient pas, les insectes ?

Entre-temps, le couple était passé et reparti, en me saluant légèrement, et avait disparu dans la nuit.

Je sentais déjà un picotement sur mon corps. Je me suis humilié dans ma chambre. Je me suis prudemment arrêté devant la porte. Je l'ai cherché soigneusement, même dans les endroits les plus cachés. Je suis allé au lit et lentement, très prudemment, j'ai tiré les couvertures en arrière et j'ai examiné le tout très attentivement. Mais je n'ai pas osé regarder sous le matelas. Qui savait ce qui m'attendait là-bas ?

Pourrais-je oser dormir ici ? Mais quel choix avais-je ? Non, je n'ai pas eu de mauvaises expériences. J'avais réussi à bien dormir ici les dernières nuits, pourquoi devrais-je dormir ici cette nuit parmi toutes les nuits ?

Ma détresse diminuait à chaque minute qui passait. Une fois de plus, j'ai enlevé le livre de la chaise pour pouvoir m'asseoir à la table du patio. Non, la lecture n'était plus possible. Je me suis relevé. J'ai traîné mon pied douloureux d'avant en arrière sur la terrasse et j'ai observé le sol de la terrasse. Puis je me suis assis à nouveau, j'ai déroulé le vieux bandage et en ai mis un nouveau. Oui, l'orteil était toujours enflammé. Lève-le, avait dit l'infirmière.

Je me suis à nouveau demandé si je pouvais entrer dans ce lit. Entre-temps, j'étais devenu fatigué. Trop fatigué. Et rien ne rampait ! Peut-être que la jeune femme d'à côté s'était trompée après tout.

Très attentivement, je me suis poussée centimètre par centimètre sur le lit. Observant attentivement mon environnement, j'ai lentement tiré la couverture sur moi. Il n'y avait rien. Pas de créatures. Je me suis allongé dans le lit et j'ai senti des picotements. Mais c'était seulement à l'intérieur. Là ! N'y avait-il pas quelque chose là, n'y avait-il pas quelque chose qui me pinçait le ventre ? J'ai enlevé la couverture et l'ai regardé. Mais il n'y avait rien. Juste la bonne vieille piqûre. Serais-je capable de le supporter ? Est-ce que je pourrais dormir ? Est-ce que je pourrai échapper aux picotements ou est-ce que ça durera toujours ? Ces pensées m'ont occupé pendant au moins deux heures. Serais-je capable de... ? Mais il était maintenant trop tard pour chercher un nouvel endroit où rester, minuit passé.

Finalement, la fatigue m'a aidé à dormir. Mais ça n'a pas duré longtemps. Parce qu'encore et encore - là ! -Il n'y avait pas un pincement ? Quelque chose rampait ! Oh, comme ça chatouille. Allumez la lumière, regardez, non, il n'y avait rien. On tourne et on retourne. S'endormir, se réveiller, picoter, allumer la lumière, rien, s'endormir à nouveau ...

Je me suis réveillé tôt en raison d'un bruit et d'une odeur désagréable provenant de la chambre voisine : oui, quelqu'un pulvérisait de l'insecticide. Longue, persistante, abondante. J'ai fermé la fenêtre. Ils devraient pulvériser là-bas. Je n'avais rien remarqué et j'ai finalement réussi à dormir quelques instants.

Raphael ne s'est pas présenté non plus le jour suivant. Je suis resté. Deux nuits de plus. Et est devenu plus calme et plus calme.

Quand Raffael est enfin arrivé, il a aussi dormi comme un ours.

Je ne lui ai parlé de ma manie des punaises que lorsque nous sommes rentrés en Allemagne. Puis il a éclaté de rire et m'a montré les marques de morsure effacées sur son corps. "Tu as de la chance que l'insecte dans mon sac à dos était déjà mort quand je l'ai vidé dans ton appartement."

J'ai laissé échapper un petit cri, juste un tout petit.

**C'est l'automne à Törnen**

Sur le chemin de nos ancêtres

Combien de fois Motter et Voter ont-ils raconté dans leurs histoires les villages que nous traversions maintenant : Gergeschdorf, Rotkirch, Törnen. Cependant, Motter - j'ai adopté la forme d'adresse de mes parents à partir de leur dialecte natal - devait maintenant nous traduire les noms de villages roumains alors que nous approchions de notre destination après deux jours de voyage. Aujourd'hui, ce sont Ungurei, Ro?ia de Secas, Pauca. Oui, nous voulions aller à Tör-nen, Pauca, Jude?ul Sibiu - cela faisait partie de l'adresse de mes deux cousins du même âge ici en Roumanie, avec qui j'avais entretenu une amitié par correspondance il y a quarante ans. Ils vivaient dans le vaste quartier de la belle vieille Sibiu/Hermannstadt, la métropole de la Transylvanie et capitale européenne de la culture en 2007.

Déjà en traversant Ungurei/Gergeschdorf, mon fils Raffael et moi-même, descendants munichois de cette ancienne tribu, sommes entrés en contact étroit avec la décadence du pays "d'abondance et de force" décrit dans l'"Hymne de Transylvanie". Enfin, la route nous a menés devant le vieux cimetière. Motter nous l'avait fait remarquer.

"LIEU DE REPOS". Evangelischer Friedhof Gergesch-dorf" (cimetière protestant de Gergesch-dorf) était écrit en grandes lettres fracturées sur un panneau blanc en émail écaillé au-dessus du portail d'entrée en fer forgé. Il y avait un cadenas rouillé suspendu et une note délavée dans une pochette en plastique nous disant : "Les clés sont à Rop-pelt, Hauptstraße 40."

Motter a mentionné en passant : "Là-haut, à gauche de la chapelle, se trouve la tombe de mon grand-père Gergesch-dorf. Et mon arrière-grand-père repose aussi ici. Il avait été pasteur à Törnen. Il y avait même une photo de lui et de sa femme sur sa pierre tombale. Je me demande si la pierre tombale est toujours là. Beaucoup sont tombés, je vois."

Raffael, mon cadet de 29 ans, n'avait pas beaucoup parlé au-delà de l'organisation nécessaire au voyage. Le long voyage en voiture de mille quatre cents kilomètres avait été fatigant pour nous tous.

Mais soudain, il s'est animé et a montré l'excitation de l'explorateur. "La clé, nous avons besoin de la clé !" dit-il avec excitation, et il m'a infecté avec elle aussi.

M. Roppelt était à la maison et s'est réjoui de notre intérêt. Il avait environ quarante ans et tenait un petit enfant dans ses bras. "Ma femme est roumaine, explique-t-il, et c'est pourquoi je suis resté ici à Gerge-schdorf et en Roumanie". Son allemand avait le son dur qui est si typique de l'allemand septuple bourguignon-saxon. Il a lui-même traversé le cimetière avec nous.

Ici reposent Martin Lutsch et sa femme Maria. Ici reposent Matthias Roppelt et ses fils Michael et Johann. Ici reposent Michael Lutsch et sa femme Katharina. Leurs enfants sont en deuil. Ici reposent Michael Ganesch et sa femme Maria.

"Qu'est-ce qui se passe ici ?" Secouant la tête, Raffael a marché d'une tombe à l'autre. "Pourquoi tout est en allemand ici ?"

Après tout, nous avions conduit pendant cinq heures depuis le passage de la frontière hongro-roumaine sur des routes roumaines, à travers de longs villages roumains, les gens étaient roumains, et lorsque nous nous arrêtions en cours de route, les gens tout autour de nous parlaient roumain. Quoi d'autre ? Et maintenant, au milieu du pays, un cimetière germanophone ?

Les Saxons de Transylvanie se sont bien délimités. Ils ont farouchement défendu leurs écoles et leurs églises de langue allemande. Ce n'est que de cette manière qu'ils ont pu survivre à toutes les tentatives d'assimilation de la monarchie impériale et royale et de l'État roumain. Monarchie et le dictateur roumain Ceau?escu, ils ont pu maintenir leur autonomie en tant que minorité dans le pays. L'actuel cimetière roumain se trouvait dans une autre partie du village.

Les nombreuses histoires racontées par sa grand-mère, dans lesquelles elle avait souligné à plusieurs reprises que, bien que née en Roumanie, elle n'était pas roumaine mais allemande, n'avaient probablement pas été assez vivantes pour l'imagination de Raphaël.

Les trois frères et sœurs de Raphaël voyageaient indépendamment de nous pour pouvoir revivre les histoires de grand-mère dans le lieu d'origine. Avec son aide, j'avais pu emmener ma mère de 90 ans et son fauteuil roulant avec moi dans mon camping-car. Malgré ses infirmités liées à l'âge, qui rendaient le voyage difficile pour elle, elle n'avait pas eu besoin de beaucoup de persuasion pour ce voyage.

Visiter à nouveau son pays d'origine et montrer à ses petits-enfants toutes les choses auxquelles ils ne s'intéressent plus qu'à cause de leur âge, mais qu'ils ne pouvaient pas imaginer à partir des seules histoires de grand-mère - c'était une motivation suffisante pour faire ce long voyage. J'en étais aussi très heureux. Et Raffael a assumé son rôle d'aide à la marche pour grand-mère de manière exemplaire et s'est entièrement confié aux conseils de Muttl et de grand-mère.

"Nous cherchons la tombe de Michael Imbrich."

M. Roppelt a ri. "Il y a au moins cinq fois ce nom ici. Vous n'en savez pas plus ?"

Motter était au moins capable de décrire l'emplacement de la tombe de ses grands-parents. Et bien sûr, c'était là.

"Si vous versez de l'eau sur la pierre tombale, vous pouvez déchiffrer un peu mieux l'écriture", nous a expliqué M. Roppelt.

"Muttl, tu as emporté de l'eau potable dans ton sac à dos !" Raffael était très excité. Je l'étais aussi, et j'ai donc immédiatement versé notre eau sur la pierre. Oui, maintenant c'était clair à lire. En outre, nous avons tracé l'écriture approfondie avec nos doigts :

Reposez-vous ici

Michael Imbrich

Né en 1872, mort en 1921

et ses fils Samuel et Johann ...

"J'ai la chair de poule", a déclaré Raphael.

Moi aussi, j'ai été envahi par un sentiment étrangement saint lorsque nous avons pris position devant "notre" pierre tombale et que M. Roppelt a pris une photo avec nous. Oui, nous avions voyagé ici pendant deux jours avec ma vieille mère, et cela avait été épuisant, mais ici, en terre étrangère, se trouvait une partie de nous-mêmes.

Nous avons beaucoup remercié M. Roppelt pour la visite. Puis nous sommes allés à Törnen. Qu'est-ce qui nous attend là-bas ?

Arriv arrivée à la maison de Mot arriver

À Törnen/Pauca, l'asphalte a été arraché. Le vieux Törnen, tel que je l'avais connu lors de ma dernière visite en tant qu'adolescent, allait maintenant recevoir un système d'égouts.

un système d'égouts pour la première fois. Nous étions arrivés juste à temps pour vivre les histoires de ma mère de manière authentique et de première main, avant que la civilisation n'arrive dans le village.

"Ralentissez ici", m'a-t-elle demandé alors que nous dépassions les premières maisons de Törnen.

"Les Makkali vivaient ici, à côté d'eux les Dalnaatsch, puis les Geggesch, les Luponz, les Hanzen..." Motter les connaissait encore tous, les noms de clan à Törnen, avec lesquels les familles pouvaient être mieux identifiées qu'avec les noms de famille officiels souvent identiques. Leurs maisons étaient encore debout, mais les volets étaient fermés et verrouillés, le plâtre s'écaillait, des herbes folles poussaient devant les grandes portes d'entrée qui avaient autrefois accueilli les voitures à chevaux. Dans le long village, typique de la région, les façades des maisons s'alignent le long de la rue, deux maisons partageant un même mur. Les jardins derrière eux s'étendaient souvent sur des kilomètres en haut de la colline. Puis nous sommes entrés dans l'adresse "Hinter den Gärten", la seule rue du village qui bifurque à droite de la route principale.

Ma cousine Sinni avait mis la maison de ses parents à notre disposition pour notre réunion de famille. Nous avons été autorisés à rester ici pendant une quinzaine de jours. Sinni avait quitté la maison avec sa famille immédiatement après l'ouverture des frontières occidentales en 1990, comme la plupart des autres Saxons de Transylvanie.

Deux maisons plus loin dans la rangée se trouvait la maison des parents de Motter, qui appartenait à son frère Georg. Il a visité sa maison avec sa femme Maria et sa fille Maria. Il a vécu ici avec sa famille jusqu'à la chute du mur. Puis, eux aussi sont partis vers l'Ouest aussi vite que possible. Dans la Forêt-Noire, où la sœur de sa femme s'était installée après la Seconde Guerre mondiale. Avec la présence de l'oncle Georg, nous pourrions être sûrs d'obtenir quelques explications sur l'état des choses à Törnen ces jours-ci - et sur celui de la Transylvanie, dont le passé unique de neuf cents ans sera bientôt tout simplement de l'histoire.

C'était une belle coïncidence que Maria Henning et son mari Martin soient ici en tant que voisins. Tous deux vivaient en Allemagne, et ils visitaient également leur propre maison. Maria Henning l'avait acheté il y a trois ans à son père, qui vivait également en Allemagne entre-temps. Martin et Maria passaient leurs vacances annuelles à rénover la maison de leurs parents et à la rendre habitable. À 1 600 kilomètres de leur domicile actuel en Bavière.

Maria nous a conduits chez l'un des rares Saxons de Transylvanie qui vivaient encore en permanence dans le village. Elle s'est occupée de la maison de mon cousin Sinni pendant le reste de l'année. Maria nous a accompagnés jusqu'à l'entrée arrière, qui se trouvait dans notre rue, et a appelé dans son vieux dialecte saxon transylvanien :

"Mai-Maun ?", ce qui signifie : "Tante Maria ?".

"De Mai-Maun es net hae, dinken ech, owwer ech well se amoll uroffe", répond une femme du jardin voisin, en mettant son téléphone portable à l'oreille. Mais la femme appelée était à la maison et est sortie, tenant également son téléphone portable.

"Que veux-tu, Enno ? "Haj jo, de Geest sänn hae !" cria-t-elle. "Äch wäll norr de Schlässel hiulen."

Lorsque j'ai voulu faire marche arrière avec le camping-car sur la route étroite bordée par un fossé jusqu'à l'entrée de la cour, les deux Hen-nings ont eu la gentillesse de me diriger depuis la droite. À ce moment-là, le voisin roumain de gauche était également sorti de sa maison et m'a dirigé de son côté. Mai-Maun, qui m'avait donné la clé, a crié d'une voix forte depuis l'arrière, et Enno, son voisin, m'a indiqué par de grands mouvements de bras, tantôt à gauche, tantôt à droite, comment je devais peut-être me diriger. Un autre Roumain avait arrêté son véhicule à cheval, allumait tranquillement une cigarette et commentait ce qui se passait avec des mouvements de tête et des "da, da" bruyants et des "nu, nu".

Finalement, j'y étais. Mais il n'était pas possible de reculer davantage, de remonter la bande herbeuse ascendante dans la cour - mes pneus avant glissaient maintenant sur le sol argileux humide.

"Oh, je suis désolé, je faisais la lessive aujourd'hui et l'eau coule en bas de la colline sur la route. Maintenant, tout est mouillé", s'est excusée Ma-ria, la fille de 35 ans de mon oncle Matthias dans la maison voisine, qui avait également assisté à notre arrivée entre-temps.

La porte de la cour est donc restée ouverte pour la nuit.

"Il ne se passera rien !", m'ont assuré Martin et Maria Henning.

Ce n'est qu'au cours de conversations ultérieures que Maria, ma cousine, nous a raconté que récemment encore, deux silhouettes avaient frappé à la porte de sa ferme à trois heures du matin et que la famille ne les avait fait fuir qu'en manifestant bruyamment leur présence. Depuis la migration des Saxons de Transylvanie vers l'Allemagne, de nombreuses fermes ont été complètement abandonnées ou ne sont visitées que quatre semaines par an comme lieu de vacances. Il pourrait encore y avoir quelque chose à obtenir...

Mais dans les jours qui ont suivi, personne ne faisait la lessive, la route est restée sèche, et j'ai pu rouler assez loin dans la prairie sur des pneus secs et fermer le portail la nuit.

Une vie inconnue

"Tu peux utiliser ma pompe au puits", a proposé Martin à mon fils Raphaël. "Il faut juste continuer à attendre deux heures, quand l'eau devient trouble, pour qu'elle se clarifie avant de continuer à pomper".

Un baril plein de deux cents litres nous suffirait pour les prochains jours, a-t-il dit.

"Ici, il ne faut même pas penser à se doucher comme on le fait chez soi en Allemagne", explique Mar-tin en riant. "Nous n'avions pas l'habitude de nous doucher non plus ! Se laver un peu plus que le visage une fois par semaine - nous n'avons même pas pensé à faire autre chose !"

Mon bus de camping ne nous offrait pas non plus de douche, il n'était équipé que d'une bassine d'eau mi-ni pour gagner de l'espace.

Alors, sur une petite plate-forme en béton dans la cour, nous avons posé une cuvette en fer blanc que nous avions trouvée dans la maison. Après que Motter s'y soit lavé les mains, Raffael est resté perplexe.

"Et moi ?" a-t-il demandé.

"Eh bien, vous aussi !", lui a répondu Motter.

Hésitant et avec une expression réticente sur son visage, il s'est lavé les mains dans la même eau. Motter se tenait à côté de lui et riait. Et a eu une histoire à raconter pour les jours suivants sur les jeunes gens gâtés.

"Notre puits avait une profondeur de vingt mètres !" Elle a fièrement parlé de l'approvisionnement en eau de la maison de ses parents, deux maisons plus loin. "Celui de Sinni n'est pas si profond. Je veux aller chez mon frère tout de suite. Nulle part ailleurs je n'ai bu une eau aussi bonne !"

Puis elle a demandé sa canne. Avec une énergie et une vitesse inimaginables, elle était déjà en route vers son frère. Ai-je mentionné que Motter s'appelle aussi Maria ?

La longue cour, qui se composait à parts égales d'un jardin et d'un pré, était fermée par une longue bande de béton d'un mètre de large, directement devant la maison. Il empêchait de passer directement de la prairie terreuse à la pièce.

En entrant dans le salon, je me suis sentie instantanément transportée quarante ans en arrière. C'est ici, me suis-je rappelé, que la famille se réunissait pour le dîner. L'odeur de la terre sèche et du lard fumé flottait dans l'air comme à l'époque. C'était délicieux, le lard bien accroché, si tendre et aromatique, comme je n'en ai jamais mangé depuis. Dans mon esprit, je voyais ma tante tenir l'énorme miche de pain devant sa poitrine avec sa main gauche et guider le grand couteau à travers elle avec sa forte main droite pour couper les bords épais pour la famille et nous, les visiteurs. Le bacon a été coupé en cubes de la taille d'une tasse à café. Nous les mettions dans notre bouche avec nos mains, et avec le paprika - qui n'apparaissait que lentement dans les supermarchés allemands à l'époque - nous coupions des bandes et les trempions dans le sel. Quel merveilleux festin pour une écolière munichoise de dix-sept ans !

Au-dessus de la table avec les six chaises était suspendue la même devise brodée à la main, soigneusement brodée sur du lin blanc avec du fil rouge et de riches ornements, comme le montre une vieille photo dans mon album de photos de jeunesse :

J'ai trouvé les plus belles heures du monde uniquement chez moi.

Une vieille armoire se trouve là, avec de la vaisselle et des pots. À côté, une cuisinière inutilisée, reliée à la cheminée par un tuyau de cuisson, mais soigneusement recouverte d'une nappe brodée à la main, car personne n'est là en hiver.

Et un banc coffre, c'est-à-dire un banc en bois qui contient un lit en creux lorsqu'il est étendu. Dans le coin entre l'entrée et la porte d'une deuxième pièce, qui n'a qu'une seule fenêtre donnant sur la cour, se trouve un cadre en bois avec un renfoncement dans lequel s'insère la grande bassine à linge familiale. Dans la chambre die-sem, nous avons trouvé un lit, que nous avons fourni à Motter, et un sac de paille sur le sol, ce dont Raphaël était content. "Je n'ai jamais dormi sur un sac de paille avant !" s'est-il réjoui. "C'est très écolo-gique !"

À l'époque, il y a quarante ans, l'étroit lit-coffre qui se trouvait de l'autre côté de la route se trouvait à cet endroit, servant de lieu de couchage pour trois des six enfants de la famille. Elle avait été dégagée pour moi, et les trois garçons avaient dormi dans le grenier à foin comme une évidence.

Cinq pas plus loin sur la colline, toujours le long de la bande de jardin et de pré, nous sommes arrivés à la deuxième entrée, qui menait à la troisième et dernière petite pièce. Elle contenait un vieux placard de cuisine et, à côté, une table avec un plateau en plastique sur lequel se trouvaient deux plaques électriques. Six chaises en bois simples et usées encadraient une table à manger en bois, dont les montants inférieurs étaient usés par les pieds des six enfants qui avaient grandi dans cette maison. Derrière, il y avait un autre banc de coffre qui avait été sorti. Il contenait un autre sac de paille sur lequel, avec une joie romantique, ma fille Lisa dormirait ensuite avec son mari et la quatrième génération, l'arrière-petit-fils de Motter âgé de dix ans, Vinzent. Tous les trois avaient combiné le voyage en Transylvanie avec un voyage dans les Balkans. Mes deux fils aînés Dominik et Markus, trente-sept et trente-cinq ans, avaient également pris l'avion pour Sibiu entre-temps et nous ont rejoints en taxi bon marché. Ils aimaient dormir sur le foin dans la grange.

Il n'a pas été facile pour nous de nous organiser ici. Dans ces petites pièces, nous devions stocker toutes nos boissons et notre nourriture, la viande, les légumes, les fruits, le vin, la bière, l'eau - tout en quantité et de manière si confuse. Et où mettre les ordures ? L'impitoyable chaleur de septembre de cette région du sud attendait déjà directement devant la porte ouverte.

Motter a pris le commandement comme une évidence.

"Tu vas chercher de l'eau au puits ! Dans le grand bol en fer-blanc !" Elle a ordonné à Raffael.

"Et l'eau usée - je dois toujours la porter jusqu'à l'égout près du puits ?", grommela-t-il.

Sans comprendre, elle a secoué la tête. "Mais vous le jetez dans le jardin !"

Quand j'ai mis un seau à compost devant la porte, elle a encore secoué la tête. "Tu jettes ça dans le jardin aussi. Sinon les moustiques vont entrer ici."

Les noyaux de pêches, les trognons de pommes, les tiges de poivrons, les raisins cueillis dans le jardin - eh bien, nous, citadins inexpérimentés, avons appris à simplement jeter tout cela sur la pelouse dans le jardin et à porter les plus gros restes collectés le soir au tas de compost desséché. Celle-ci était située derrière la grange qui bordait la largeur de la propriété. Là, au fond, où nous avions aussi trouvé les toilettes extérieures.

"Tous les agriculteurs d'ici ont construit la grange dans le chemin, ce qui ralentit le vent qui passe", nous a expliqué Motter avec expertise. Et elle ne cessait de nous le rappeler : "Pourquoi ne fermez-vous pas la porte de la grange ? Sinon, les animaux vont entrer. Moutons et chevaux au pâturage, renards, chiens errants, autrefois aussi le loup. Je me souviens de mon père avec un bâton dans sa main..."

Sous le charme des cloches de l'église

Ma cousine Maria nous a accompagnés sur la colline jusqu'au cimetière et nous a montré les tombes de nos arrière-grands-parents communs Törner. En plus de l'eau, j'avais cette fois apporté un crayon et du papier pour tracer les écritures délavées attendues et les recopier.

Le dimanche, Markus, mon deuxième enfant, a voulu voir si une messe serait célébrée. Non, rien. Il a regardé avec attention le clocher de la vieille église. Je savais ce qu'il pensait. Mais il n'y avait personne au presbytère pour nous donner la clé.

"Allez, Muttl, on peut le faire. Je vais faire de toi une échelle de voleur."

J'ai eu chaud. Ce n'était pas une violation de propriété ? Ou était-ce une profanation de l'église ? Impie ?

Mais son intérêt pour notre histoire commune était plus important pour moi que la loi et l'ordre, et j'espérais que le prêtre le verrait aussi de cette façon. Probablement avait-il déjà vécu en Allemagne ? Mais nous ne viendrions plus jamais à Törnen dans cette composition. Pas avec et pas sans Motter. Donc : en un rien de temps, il m'a poussé et s'est hissé sur une jambe de force en saillie.

Elle était suspendue là, une grande cloche en bronze, avec les lettres moulées dessus :

Dédié par vos compatriotes

d'Amérique en 1926.

Même à cette époque, la Transylvanie a survécu à une vague d'émigration. Comment se poursuivrait-elle aujourd'hui ?

Deux jours auparavant, j'étais avec Dominik, Markus et Lisa à Bußd, dans le district de Mühlbach, où mon père est né. Il avait été enrôlé dans la Wehrmacht allemande en tant que soldat et a été libéré en Allemagne de l'Ouest en 1946 après avoir été un prisonnier de guerre américain. A Bußd, nous avions cherché la maison de ma grand-mère avec l'aide de Motter. Mais tout ce que nous avons trouvé, c'est un champ. Après quelques minutes de silence pensif, je suis allé chercher un sac dans la voiture. J'ai demandé à Dominik de le tenir pour moi et j'y ai mis de la terre avec mes mains. Chez moi, à Munich, je le mettrais dans un bocal décoratif sur l'étagère - et j'écrirais peut-être "Heimaterde" dessus ?

Dans le virage derrière lequel on arrive à la maison de Voter se trouve la vieille église fortifiée de Bußd. Quelle force il dégageait encore ! Malgré les murs en ruine. Ici aussi, une note avec l'adresse du détenteur de la clé, ici aussi, personne à la maison.

"Je veux entrer là-dedans !", avait déjà dit Markus à cette église.

Il a cherché un endroit légèrement défoncé sur le mur entourant le cimetière. Et pouf, il était dans le cimetière. Tout comme Dominik et sa soeur Lisa. "Allez, Muttl, tu peux le faire !" Alors je l'ai fait aussi. Oui, je voulais soutenir la curiosité de mes enfants par tous les moyens. Nous avons grimpé un escalier en bois délabré et nous nous sommes soutenus mutuellement jusqu'à ce que nous atteignions le sommet. Nous y avons trouvé une grande surprise qui nous a posé des énigmes passionnantes. "Dédié par Georg Platzner 1926" pouvait être lu en lettres sublimes sur la cloche. Nous avions déjà vu la pierre tombale de Georg Platzner au cimetière de Bußd. Platzner était le nom de jeune fille de la mère de Voter. Et maintenant ? Personne n'est là pour demander. Voter était déjà mort. Pendant un long moment, nous sommes restés tous les quatre assis en silence autour de la charpente pourrie et de la cloche avant de descendre prudemment et de ressortir pour retourner à Törnen avec Motter, qui attendait dans le camping-car.

Motter avait fait abattre un agneau par un berger du village pour les barbecues à la ferme de Törnen. Elle aimait donner beaucoup de ses souvenirs au coin du feu et en retour, ici dans son pays, avoir des auditeurs très intéressés. À Munich, tout avait été si loin pour ses petits-enfants.

Mais lors de notre visite de Törnen/Pauca, Motter - Raffael poussant le fauteuil roulant - nous a aussi montré la grande place de la ville qui avait finalement changé sa vie et avec elle la mienne - oui, toutes les nôtres.

Aujourd'hui, un nouvel hôtel de ville se dresse à cet endroit.

Le 13 janvier 1945, il y a soixante-dix ans, elle et sa sœur aînée ont été chassées de leur maison par la police roumaine et rassemblées sur cette place avec quatre-vingt-dix-huit autres habitants allemands du village. De là, ils ont été conduits à la gare de Hermannstadt, à trente kilomètres de là. Je connaissais le reste grâce à ses histoires précédentes. Ils avaient été entassés dans des wagons à bestiaux et déportés vers un camp de travail dans ce qui était alors l'Union soviétique. Mais dans ce lieu précis, il m'a semblé différent de ce qu'il était à la table du salon de Motter à Munich. Ici, avec la vue sur l'ancienne église fortifiée au sommet de la colline, où les Saxons de Transylvanie se sont défendus et ont défendu leurs terres contre les invasions des Turcs et des Tartares des centaines d'années auparavant. Ici, selon Motter, les policiers roumains se seraient tenus en ligne et auraient utilisé leurs coups pour s'assurer que personne ne s'échappait. Les pleurs et les sanglots étaient déchirants, dit-elle, à sept heures du matin, lorsque les cloches de l'église descendaient de la colline sous les cris sévères des gendarmes.

C'est à travers ce conflit et d'autres troubles de la guerre que Motter est arrivé à Munich - et a dû y rester, involontairement, en tant que réfugié, en raison des circonstances politiques de l'époque. Parmi les réfugiés, elle a rencontré mon père, qui venait de Bußd. Je suis donc né à Munich et non à Törnen. Je ne m'appelle donc pas Maria et je n'ai pas appris à conduire des chars à boeufs, mais j'ai été autorisée à aller au lycée et à étudier. Tout comme mes enfants.

Aujourd'hui, Motter a une infirmière roumaine à Munich, elle s'appelle Loredana. Elle ne parle pas allemand. Elle n'a pas besoin de le faire, car le roumain de Motter, qu'elle n'a pratiqué qu'en tant que langue étrangère jusqu'à sa déportation à l'âge de neuf ans et dix ans, est encore étonnamment bon. Loredana est très gentille. "Même si elle est roumaine", dit Motter. Elle a pardonné aux Roumains. Et il est très heureux que Loredana cuisine "comme à la maison".

**En tant que maman en Turquie**

Un voyage en Turquie, deuxième option

Je gagnais bien ma vie, ma soeur le savait. Je n'avais donc aucune excuse : Je devais venir. "Mes trois enfants ne veulent faire que du sport", dit-elle. "Alors je reste assise toute seule". Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi un jour, comme ça on pourra enfin avoir une bonne discussion !"

Quelques semaines plus tard, j'ai écrit à mes enfants :

"Cher Dominik, chère Lisa, cher Markus, cher Raf-fael (cette fois-ci, pas dans l'ordre de vos âges, mais par ordre alphabétique pour changer),

il y a quelques jours, nous avons atterri à Antalya. Je n'aurais jamais réservé de telles vacances tout compris sans Nicole, vous le savez. Depuis que je ne suis plus avec ton père, nous avons passé de nombreuses vacances en camping ensemble, et j'aime plus que tout la vie libre du camping. Mais maintenant, je fais un reportage sur les "vacances à l'hôtel extrêmes". Parce que Nicole m'a persuadé.

Et, surprise surprise, je suis ravi.

Si j'étais un puriste de la nature, je devrais rejeter tout cela : L'ensemble du complexe hôtelier en tant que tel, dans lequel nous, Européens centraux, sommes contraints d'entrer avec nos propres valeurs, au milieu d'une vie étrangère, dans une culture étrangère, l'essentiel étant des vacances à la plage. Ça ne marcherait pas du tout, ça n'irait pas du tout, si j'étais un puriste.

Mais dès que je suis arrivé ici, j'ai oublié tout ça d'un seul coup. "Bienvenue au Club Sonnenparadies" est écrit en grosses lettres au-dessus de l'entrée. Et ça ne s'appelle pas un club pour rien.

Nous vivons ici dans une zone immense, plusieurs quadrats de kilomètres de paradis protégé avec la mer devant et les montagnes derrière. Plusieurs centaines de maisons sont réparties dans la zone, elles ont deux ou trois étages au maximum et abritent chacune un certain nombre de chambres d'hôtel spacieuses. Pour faciliter le repérage de l'unité hôtelière, les bâtiments sont regroupés comme de petites îles, et celles-ci portent des noms ordonnés tels que Soleil, Lune et Nuits planétaires. Mais cela ne semble pas suffire, car j'ai également vu des unités étiquetées Mer, Eau, Plage, Sable et autres. Les espaces verts entre les bâtiments portent des noms de rue comme Pinienwald ou Zu den Palmen ou Auf der Wiese. Oui, tout en allemand.

Un avantage pratique de ces vacances en club est que tout est inclus, non seulement la nourriture et les boissons mais aussi des cours de sport sans fin. Ils sont toujours dirigés par des entraîneurs pro-fit. Un arbitre musclé et bien entraîné constitue une équipe de beach-volley plusieurs fois par jour à heure fixe. Sympathique et déterminée, elle nous apprend les règles du jeu. Yoga, stretching, abdominaux/jambes, XCO Shape, entraînement du fascia, toutes les tendances modernes, tout est déjà là. Et pour le spinning, il y a une centaine de vélos d'intérieur dans la grande salle de sport.

La baignade est de toute façon toujours possible, la mer ayant une température agréable. Sauna le soir. Tout est chic, neuf, moderne, avec beaucoup de marbre, beaucoup de bois, beaucoup de porte-serviettes, beaucoup de peignoirs douillets, beaucoup de coins de repos nobles, rien du tout de moisi, comme nous l'avons connu et aimé dans nos campings - c'est toujours propre ici.

Je vais rentrer à la maison en pleine forme après cette semaine.

Mais je serai aussi rond comme un ballon.

Parce que la nourriture est incroyable. Cette sélection de buffets appétissants, oui, vous avez bien lu, avec d'innombrables tables de festin de cinq à dix mètres de long : buffet de salades, buffet de poissons, buffet d'aliments légers, buffet de viande d'agneau, buffet de viande de bœuf, buffet de viande de poulet, et pour nous, touristes, il y a aussi un buffet de viande de porc dans cet isolement. Tout est préparé sous nos yeux, y compris le poisson frit devant nous, les légumes dans ce qui semble être cinquante merveilleuses variations, et bien sûr, il y a aussi un buffet de desserts composé de toutes sortes de délices préparés avec art et provenant des régions les plus diverses, ainsi que des fruits toujours frais, coupés de manière appétissante et savamment empilés. Toutes sortes de boissons, thé, café, bière et vin de table inclus, ce qui signifie que vous n'avez jamais à réfléchir : Est-ce que je veux me permettre d'en acheter un autre ? Tu as compris. Dangereux. Le club Sonnenparadies est un club allemand. Cela signifie pour tous les managers allemands stressés que vous ne devez pas vous adapter et vous battre avec une langue étrangère. Le personnel parle allemand aussi, les clients en tout cas. Ils sont un mélange détendu de toutes sortes de professions et de groupes d'âge. Certains États fédéraux sont encore en vacances, il y a donc aussi des familles avec des enfants. Et nous. Le concept du club implique que les gens se mêlent également aux tables de la salle à manger. Vous vous asseyez avec d'autres personnes à la table de huit et cherchez une conversation commune - jusqu'à présent, cela a toujours été stimulant pour moi. Il n'y a délibérément pas de Wi-Fi dans la zone du restaurant.

Mais bien sûr, j'aime aussi passer beaucoup de temps avec ma sœur après une longue période et rattraper le temps perdu avec elle, en plus de toutes les activités sportives auxquelles nous aimons tous les cinq participer. Ton oncle Hans-Dieter est également présent, mais tes cousines Tamara et Susanne aiment aussi prendre de telles vacances en club avec leurs parents.

En bref : Nicole n'a pas le plaisir des commérages avec moi qu'elle espérait. Moi aussi, j'ai succombé aux tentations des offres de sport et de divertissement, nombreuses et variées. Depuis le premier jour, j'ai une énorme douleur musculaire, que je couvrirai par des activités sportives toujours nouvelles jusqu'à la fin. Et j'ai un énorme ventre qui ne cesse de grossir et qui ne peut pas être recouvert.

Conclusion : je n'ai aucune idée du pays dans lequel je me trouve, ni du genre de problèmes qui agitent ce pays dans tous les sens, mais c'est cool ici. Dans quelques jours, nous serons de retour dans l'avion. Et où en étions-nous ?

Sincèrement

Votre maman

Un voyage en Turquie, première option

Après mon divorce, il m'a fallu beaucoup de temps avant de pouvoir décrocher suffisamment d'emplois en tant que free-lance. Donc pour l'instant, mon compte en banque était vide. J'ai été heureuse quand j'ai gagné un voyage dans un concours (oui, j'avais tout essayé !): une semaine en Turquie en avril, quand les hôtels étaient encore vides. Mais j'ai lu sur le net que les températures de baignade étaient déjà à prévoir. Peter, avec qui j'avais osé un second mariage pendant six ans, était enseignant et donc dépendant des vacances. Alors j'ai fait le pas tout seul. Le seul argent de poche que je devais apporter, je m'étais limité à cent euros pour cette semaine. J'ai écrit à mes enfants :

Cher Raffael, chère Lisa, cher Markus, cher Domi-nik (pour changer, je vais commencer par le fond en termes d'âge),

J'ai immédiatement accepté le programme de vol très serré et je suis parti, vous le savez - bien sûr, j'avais encore beaucoup à organiser au travail et presque pas de temps pour me préparer. Je n'avais jamais participé à un voyage organisé de ma vie et j'avais de grandes réserves. Jusqu'à présent, nous étions toujours partis en vacances seuls. Je n'étais jamais allé en Turquie auparavant. Qu'est-ce que je savais vraiment de la Turquie ? Pathétiquement peu. Et puis j'ai pu expérimenter tellement de choses intéressantes !

Je vais sauter le premier jour, qui a été marqué par l'arrivée et la première orientation, et commencer directement par le deuxième :

L'itinéraire, tel qu'il avait été élaboré et annoncé, comprenait un voyage en bus vers l'intérieur de l'Anatolie, à Pamukkale. Nous sommes partis d'Antalya, où nous avons passé la première nuit dans un hôtel. Antalya compte plus d'habitants que Munich ! J'ai partagé ma chambre double avec une femme de Germering, apparemment elle ne voulait pas non plus payer le supplément pour chambre individuelle. Mais elle est gentille.

Le guide, le Dr Yildiz (oui, c'est son vrai nom !), était très gentil. Il signifie "étoile". En Allemagne, on l'appellerait probablement Müller ou Schmidt), est un germaniste, il parle donc parfaitement l'allemand et donne au groupe de touristes de nombreuses informations intéressantes sur la Turquie, la structure sociale, le système scolaire, l'économie et l'histoire. Malheureusement, je n'ai pas pu me souvenir de tout.

Nous avons roulé sur une route de col à travers les montagnes du Taurus. Le grès doit être assez tendre car il est très fissuré. Le boisement prévient les glissements de terrain et les chutes de pierres. Mon cœur s'est effondré à la vue de tant de nature belle et sauvage ! Nous sommes passés devant Termessos, une ancienne ville douanière. On sait qu'Alexandre le Grand aurait aimé s'en emparer, mais il n'y est pas parvenu, même avec ses troupes, car le "nid d'aigle" est construit au milieu de falaises sauvages et se trouve à une altitude de mille mètres.

Début mai, les cigognes arrivent d'Afrique, puis les nomades se déplacent des basses collines vers les montagnes fraîches, où ils restent jusqu'à la fin août. Les chèvres sont leur capital. Soixante-dix à quatre-vingts par famille. Les éleveurs les plus riches tissent leurs tentes en poils de chèvre, qui rafraîchissent en été et réchauffent en hiver. Les moins riches attachent de la toile de jute brun foncé à des bâches en plastique avec des ficelles.

Par ailleurs, de grands vergers de pommiers s'étendent sur le plateau. Les villas en treillis pour les riches de la ville, qui passent l'été ici, dans la fraîcheur des hauts plateaux, sont jouxtés par de petits lotissements avec des maisons pour les plus pauvres, non, les pauvres, quatre murs, un toit, terminé.

Des panneaux de noms de lieux imprononçables nous ont accompagnés. Nous avons voyagé confortablement avec l'air conditionné dans un bus Mercedes qui n'était qu'à moitié plein, et tout le monde a eu un siège côté fenêtre.

Des pauses étaient également prévues. Nous avons été épargnés par l'aventure des "toilettes de village turc", car le chauffeur du bus s'est arrêté à une station-service pour touristes, qui nous a offert une cuvette, un lavabo, du papier toilette et de la propreté.

Nous sommes passés par Korkuteli. Des chevaux tiraient des sacs de ciment, des pastèques, des aubergines et d'autres marchandises à travers la petite ville. La population d'ici correspondait à l'image que les travailleurs turcs invités m'ont donnée dans mon enfance : teint foncé, petite taille, cheveux noirs légèrement bouclés, nez prononcé, posture voûtée, expression faciale plus pincée que joyeuse.

En poursuivant notre route, nous avons été accompagnés pendant des kilomètres par des collines ondulées et peu boisées à gauche et à droite, donnant l'impression de dunes de sable. Au sommet des montagnes, les champs de neige brillent encore.

Quelques maisons très simples, petites boîtes carrées avec des toits, se blottissent dans le paysage.

Ensuite, il y a à nouveau un désert montagneux et pierreux. Dans une carrière, vous pouvez voir la structure dure des roches, que les intempéries ont dissoute en une mer infinie de pierres. Ce n'est que parce qu'ils étaient en mouvement que j'ai pu distinguer les nombreux moutons entre les pierres. Si j'étais un mouton, je craindrais de déclencher une avalanche de pierres chaque fois que je marcherais dessus !

Un petit village avec un cimetière de montagne est apparu au bord de la route. Seuls les noms des défunts sont encore lisibles sur des pierres tombales très récentes, car les tombes ne sont pas entretenues dans l'islam. Les vivants sont pris en charge, le père et la mère sont valorisés. Les quelques maisons du village présentaient toutes le même tableau : les tapis avaient été nettoyés à l'eau pour le nettoyage de printemps et étaient maintenant suspendus dehors pour sécher. Colorés et mignons, ils ont orné les poteaux qui font partie de l'équipement de base des maisons, chaque maison en possède un. Dans la plupart des maisons, il m'était difficile d'imaginer des tapis à l'intérieur en raison de l'état de l'extérieur. Où trouveraient-ils les matériaux ? Un petit magasin est intégré à l'une de ces petites maisons et ne stocke que les produits les plus nécessaires. Il faudrait une journée de voyage jusqu'au magasin de bricolage le plus proche en ville. Après une heure de route, d'interminables chaînes de montagnes s'élevaient toujours derrière de vastes vallées, mais au moins j'ai repéré des maisons isolées, quelque part dans les rochers ou repoussées loin, à l'écart de la route.

Nous avons passé quelques familles nomades qui utilisaient pour elles-mêmes une plaine près de la route. Ils étaient assis sur des piquets de bois sous une bâche en plastique pour les protéger des intempéries. Tout autour d'eux sautaient des centaines de chèvres, noires, brunes, blanches.

Après une pause, nous avons conduit encore trois quarts d'heure jusqu'à Pamukkale et avons quitté le bus directement dans un restaurant où des tables étaient réservées pour le groupe de touristes.

Comme mon prix ne comprenait que le lit et le petit-déjeuner et que je n'avais pas réservé la demi-pension, j'ai cherché un coin de jardin pour manger la saucisse que j'avais achetée à Antalya la veille et mon pain Pide, et j'ai trouvé un magnifique jardin de rocaille tranquille avec des chemins, des cours d'eau, des fontaines éclaboussantes et des oiseaux rares, disposés comme un labyrinthe complexe. Même à l'ombre de la verdure éparse - les arbres avaient eu leur couronne coupée - il faisait merveilleusement chaud, l'eau et les voix des oiseaux créaient en moi une paix para-diégétique. Je me suis retiré dans le dernier coin, j'ai profité de cet endroit ensoleillé et j'étais content de ne pas être assis aux tables du groupe de touristes. J'ai finalement mangé mon pain sans saucisse, parce que j'ai dû toucher une gousse d'ail entière avec ma première bouchée, et je n'avais pas l'intention d'être ostracisé par mes compagnons de voyage à cause de cela.

Puis j'ai entendu le groupe de touristes bavarder au loin, le repas semblait terminé, et je me suis rendu au point de rencontre avec le bus.

Il nous a conduits jusqu'à un hôtel qui se détache du paysage, qui attire le regard au milieu d'un parc hôtelier généreusement aménagé, avec sa saisissante façade extérieure aux tons violets et verts. Apollo s'exprime par son nom. Le vaste hall d'entrée nous a accueillis avec hospitalité, et des fenêtres allant jusqu'au sol nous ont permis de voir une piscine dans laquelle une poignée de personnes s'ébattaient. J'ai rapidement trouvé ma chambre au deuxième étage. Gabriele était à nouveau ma colocataire, comme elle l'avait été à Antalya. Après quelques mots de politesse, je me suis allongé sur le lit et j'ai dormi un peu.

Puis la faim m'a poussé à aller dans la rue du bazar voisin. La fin du mois d'avril est encore la saison d'hiver. En tant que l'un des rares touristes, j'étais la cible des cris des propriétaires de bazars : T-shirt à un euro, collier en argent à un euro, bière à un euro, et dans un allemand astringent avec un accent turc : " Avez-vous un petit ami, Madame ? ".

Curieux, j'ai descendu la rue jusqu'au bout, mais j'ai rebroussé chemin : plus je m'éloignais, moins je trouvais d'allemand sur les panneaux de menu, jusqu'à ce qu'ils soient purement en turc.

Je me suis assis dans un restaurant traditionnel qui a les deux : des sièges sur des tapis orientaux et un propriétaire turc avec un allemand propre de Duisbourg. Il m'a fait griller de savoureuses côtelettes d'agneau, sa femme a fait cuire des galettes de pâte en croisant les jambes sur le feu ouvert, les deux enfants m'ont servi les couverts et le vin (un euro).

Satisfait, je suis retourné à l'hôtel, j'ai lu un peu plus et je me suis endormi d'un sommeil réparateur bien avant minuit.

Le réveil indiquait cinq heures et demie lorsque le muezzin de la mosquée appelait les fidèles à la prière par des haut-parleurs qui résonnaient loin à la ronde. Mais le petit déjeuner n'était pas avant 9 heures.

Il y avait des crêpes aux sultanines, du fromage de brebis et du beurre, qui avaient un goût très acide, mais j'ai mis ça sur le compte de mon manque de sommeil. Nescafé était le nec plus ultra des sensations du café. Mais après tout, j'aurais pu avoir du vrai thé turc.

Le soleil brillait, chaud et clair, le programme du guide touristique pour le jour suivant était facultatif. J'ai évalué les montagnes en face de l'hôtel : les chemins n'étaient pas visibles, mais les rochers ne semblaient pas très abrupts, le paysage était clair, je ne me perdrais pas. Par précaution, j'ai demandé à la réception s'il y avait des animaux dangereux. Mon imagination a été alimentée par des serpents à sonnettes. Ou bien vivent-ils ailleurs ? "Seulement les moutons avec des chiens", a dit le réceptionniste. Au fur et à mesure que je montais, je me trouvais un peu plus courageux après tout. Il n'y avait pas de vrai chemin, pas de gens. J'ai été récompensé en voyant deux tortues de la taille d'une assiette croiser mon chemin. Et avec la sensation de m'appartenir ici, comme je n'en avais pas connu depuis des décennies. Ça m'a fait grimper aux cieux ! A mi-chemin, j'ai poussé un vrai cri de joie. J'ai reconnu au loin ce pour quoi les autres touristes du bus avaient payé cher : les rochers blancs comme neige de Pamuk-kale ! Ils ont été formés par des dépôts de chaux provenant des sources chaudes, ai-je lu. Je devais prendre une décision. D'une part, lorsque j'ai commencé ici, j'avais ressenti une grande impatience à l'idée de monter au sommet. Mais ce Pamukkale, là-bas, me plaît tout autant. Serais-je capable de faire les deux ? La décision a alors été rendue facile pour moi. Les buissons devenaient de plus en plus épais et hirsutes, les genévriers épineux se piquaient de façon très désagréable, et on ne voyait plus du tout de chemin - tout cela rendait la progression impossible.

Il n'était que midi. Je me suis d'abord allongé sur une pierre lisse et saillante et j'ai profité du soleil. Comme seul mon corps était fatigué, j'ai régalé mon esprit avec quelques pages de mon livre de poche.

Peu avant mon arrivée dans la vallée, j'ai eu une heureuse surprise : la ville antique de Hiérapolis, que le guide touristique visitait également avec le groupe payant, se trouvait sur mon chemin vers les terrasses calcaires. Une fois de plus, j'ai eu des raisons de me réjouir du fait que mes décisions spontanées ont permis aux expériences de tomber sur moi comme des cadeaux. Peut-être étais-je aussi magnétiquement attiré ? Car j'aime les sites anciens. Une vaste zone de centaines, voire de milliers de mausolées de pierre à toit pointu s'étendait devant moi. Et un immense parking avec une cinquantaine de bus touristiques. J'ai pu apprendre quelques mots en allemand, en anglais et en français auprès des guides des groupes de touristes et ainsi acquérir quelques connaissances.

Certains grands mausolées pour les riches avec leurs esclaves ont été reconstruits de manière compréhensible. Derrière cette nécropole se trouve la ville proprement dite. Hiérapolis a été construite à l'époque préhellénique et habitée par des Hittites et des Lydiens, entre autres. Par la suite, les Romains ont également apporté leur contribution, le plus récemment sous Dioclétien (au troisième siècle avant J.-C.), qui appréciait beaucoup les sources d'eau chaude de la région. La taille du théâtre, avec ses quinze mille places, permet de tirer des conclusions sur la taille de la ville : soixante mille habitants ont laissé derrière eux ces impressionnantes masses de pierre de taille. Aujourd'hui, de longs geckos brun-gris se multiplient ici en toute tranquillité.

Mais je n'avais pas envie d'approfondir les recherches ; la longue marche en montée et en descente sous un soleil de plomb m'avait fatigué. Les bains "Antiques Terme" étaient donc les bienvenus. La simple vue de l'eau chaude qui coule sous les palmiers me rafraîchit, malgré les tables de touristes en plastique avec des chips et du Nescafé dans des gobelets en plastique. J'ai bu un de ces cafés et regardé les heureux baigneurs. Si j'avais été préparée à toutes les éventualités lors de mon voyage spontané, j'aurais maintenant eu des maillots de bain avec moi. J'avais quitté Munich il y a trois jours avec une température de deux degrés !

Ici, les coquelicots rouges sont en fleurs, les vignes forment des panicules bien visibles, les figues sont de la taille d'une noix. Les terrasses en calcaire blanc sont un plaisir pour la vue et le toucher. Vous ne pouvez y marcher que pieds nus, l'eau chaude de la source coulant à hauteur de cheville et agréablement sur vos pieds. J'ai marché tout le long de la descente, tantôt dans l'eau qui coule doucement et qui est réchauffée par le soleil, tantôt sur les roches calcaires séchées, blanches comme la neige, finement arrondies par l'eau.

Il y a de la place pour des milliers de touristes de toutes nationalités. Le sourire international de la plante des pieds chatouillée les relie tous. Et j'aime entendre que l'eau de source chaude rajeunit aussi de dix ans !

L'après-midi avait avancé et j'avais faim. Mon endroit préféré était l'hôtel. Un de ces bus publics, dont il y avait beaucoup ici dans toutes les directions, m'y conduirait sûrement.

Soudain, je me suis rendu compte de façon désagréable que j'étais parti sans être préparé : je ne connaissais pas la géographie de la région et le chauffeur du bus ne parlait que le turc. Est-ce que je devais prendre la direction de droite ou de gauche sur la route ? Où se trouvait réellement mon hôtel ? Je savais seulement que Pamukkale appartenait à Denizli. Le bus ne pouvait pas être si mauvais. Mais quand le bus a roulé et roulé et que mon hôtel n'est pas apparu au bord de la route, j'ai su : cette direction n'était pas la bonne. Mon estomac s'est resserré. Et maintenant ?

Et soudain, j'ai remarqué en moi ce qui avait déjà été un peu évoqué, ce qui avait été complètement perdu au cours des dernières décennies avec les enfants : Je suis libre d'organiser ma journée ! Je n'ai pas à être à la maison à dix-huit heures et à préparer le dîner pour la meute affamée. Il n'y a pas de devoirs à vérifier, pas de mauvais lays à dérider, pas de vocabulaire à rappeler, pas d'examens à préparer, pas de pieds sales à mettre dans la salle de bains. Depuis combien de temps êtes-vous, mes enfants, hors de la maison maintenant ? Pourtant, mon quotidien imaginaire est lié à vous qui avez grandi dans la foule. Eh bien, l'effort en valait la peine quand je te regarde maintenant avec une grande fierté : Ma Lisa, tu as déjà 29 ans, Raffael a 25 ans, Markus a 30 ans, Dominik a 32 ans. À juste titre, tu riras de bon cœur - ou en jetant la main - à ce stade : Notre maman ! Elle n'a toujours pas réalisé que nous sommes des adultes.

Mais c'est l'un des moments où j'en ai pris conscience : Je peux faire ce que je veux. Vous ne me croyez pas ? Oh oui, je le prouverais à moi-même. Oui, je peux rentrer à la maison quand je veux. Je peux prendre le bus que je veux. Je pourrais même... c'est tout ce à quoi je peux penser, car cela me suffit pour ressentir ce soulagement : je ne suis responsable que de moi-même. J'ai donc décidé à ce moment-là de profiter de ce trajet en bus toute seule et de l'utiliser pour me reposer.

Après une demi-heure de voyage, nous sommes arrivés à Denizli. J'ai été submergé par une grande ville bruyante de millions d'habitants dans l'arrière-pays turc, où je semblais être le seul touriste. Bus après bus sont arrivés à la station de bus, d'autres sont partis. Des visages bruns et froncés, des groupes de personnes parlant à voix haute, des femmes musulmanes portant le Pardösü et des foulards étrangers à côté de portières habillées en occident, tous voulant rentrer chez eux après le travail. En attendant le départ de mon bus pour Pamukkale, je voulais me promener dans les rues commerçantes de la ville. Le quartier de la gare centrale de Munich ne donne qu'une idée très lointaine de la vie dans cette rue ! Munich ressemble à Denizli, comme si les gens ne faisaient que chuchoter et marcher sur des chemins circulaires !

De retour à la gare, j'ai acheté un kebab, qui s'est avéré être le meilleur que j'aie jamais mangé : il était légèrement chaud, le pain pita croustillant, les légumes frais et croquants, la sauce si savoureuse que j'ai voulu en reprendre un autre. Mais j'ai décidé de chercher à nouveau le bon bus. Et ça s'est avéré être la bonne chose à faire. Le bus n'est pas parti d'où je suis descendu, bien sûr. Mais d'où alors ? Lequel des innombrables arrêts était le mien ? Qu'est-ce que j'ai fait maintenant ? Les panneaux indiquant la destination - à quoi me servaient-ils ? Je n'avais jamais entendu parler des lieux indiqués et ne les avais jamais lus. Je n'avais aucune idée de comment s'appelait le dernier arrêt du bon bus, mon bus. J'ai posé la question en un mot : "Pamukkale ?" Je connaîtrais le chemin à partir de là, car le paysage est plat et praticable. Mais aucun chauffeur de bus ne m'a compris. Mais tout le monde agitait les mains de manière significative dans différentes directions, parfois ici et parfois là. J'ai donc marché ici et là, d'un des nombreux bus à un autre. Mes mains étaient de plus en plus moites, mais pas à cause du kebab des hommes de guerre ! Puis je suis tombé sur un chauffeur qui parlait un peu anglais. Il a enfin pu imaginer ce que je voulais dire par ma question, et j'ai moi aussi maintenant compris le dilemme : il a prononcé le mot Pamukkale d'une manière que je n'avais pas comprise au départ.

En chemin, les passagers qui voulaient faire un tour se tenaient simplement au bord de la route et tendaient la main. Il n'y a pas d'arrêts fixes. Si vous voulez descendre, vous parlez au chauffeur du bus, et il s'arrête exactement à l'endroit prévu sur l'itinéraire fixe. Et là, c'est là que ça devait être ! Oui, j'ai reconnu la zone. C'est bien que l'hôtel porte des couleurs si frappantes ! Avec une attitude tendue, je me tenais à la porte. "Stop !", me suis-je exclamé. Perplexes, les passagers m'ont regardé. Je n'ai pas dû utiliser un mot turc. Et déjà nous étions passés. Je n'avais pas d'autre choix que de faire de grands gestes avec mes mains et mes bras. Puis il s'est arrêté et m'a laissé sortir.

A huit heures, j'étais enfin de retour à l'Apollon. Et j'ai gagné un bain dans les fameux bains thermaux de l'hôtel. En fait, outre le bain à remous et le bain de pieds, il y a une grande piscine principale, et il y fait 35 degrés. Une source bouillonnante rougeâtre l'alimente, et d'après une plaque sur le mur, j'ai déduit qu'elle se déverse dans la piscine à 53 degrés. On ne pouvait rien voir dans l'eau, elle était si trouble, mais mon corps, une fois immergé, ne voulait plus sortir désormais. J'ai lu que seulement vingt minutes étaient tolérables pour le corps. Moi, par contre, je n'ai pu supporter l'eau thermale que pendant dix minutes, mais plus tard, j'y suis retourné encore et encore. Ce n'est que deux heures plus tard que j'en ai eu assez et que je me suis dirigé lentement vers ma chambre. Le verre de vin que j'avais prévu de boire au restaurant la veille, et que j'attendais avec impatience, ne pouvait plus me tenter. J'ai échangé quelques expériences de la journée avec Gabriele - elle avait participé à l'excursion en bus à Hierapolis et Pamukkale - puis nous avons lu quelques pages de plus dans nos livres. Gabi a vite éteint sa lumière. J'ai écrit un autre SMS à Peter et puis je suis partie moi aussi, remplie d'une journée merveilleuse avec tant d'expériences pour le corps, l'esprit et l'âme dont je n'aurais jamais osé rêver.

Et sur ce, je termine, votre maman, qui est si heureuse de vous avoir de grands enfants, qui a les deux : le plaisir de vous avoir connu tout petits, et actuellement le plaisir de pouvoir voir le monde.

Veuillez m'excuser de vous traiter encore comme si vous étiez dans une foule et de ne pas vous écrire individuellement. Cela dérange-t-il l'un d'entre vous ? Vous avez une si petite différence d'âge, vous avez grandi dans un groupe. Cela peut aussi être considéré comme un avantage. Pour ma part, j'adore les enchevêtrements. Quand tu tires une corde, tout le truc se met à sauter. C'est ce que j'appelle être en vie !

Votre mère

La vie serait un moindre mal

Le drame de l'histoire suivante m'a obligé à changer de perspective :

Je suis Rosi.

Peter est le mari de Rosi.

Raffael est le fils de Rosi.

Katja est la petite amie de Raffael.

Rosi regarde la mer depuis la table de son mobile home. Comme elle s'est bien amusée ici, sous le soleil du sud de la France ! Son mari Peter était parti observer les flamants roses lorsque son téléphone portable a sonné. Katja appelait, l'écran a révélé. La petite amie de son fils Raffael. Surpris, Rosi a répondu.

"Katja, c'est bon d'avoir de tes nouvelles !"

"Je dois te dire quelque chose. Raffael est allé à l'hôpital de Schwabing il y a deux jours. Perforation intestinale aveugle."

"Une percée !" Rosi a sursauté. "Il souffrait déjà il y a quelques semaines. J'ai immédiatement pensé à l'appendicite, mais il n'a pas pris ça au sérieux. C'est comme ça qu'il est, mon fils !"

"Oui, j'ai appelé le médecin, qui a immédiatement appelé l'ambulance."

Rosi a pris une profonde inspiration.

"Et comment va-t-il maintenant ?"

"Il est sous perfusion, encore assez faible." Le contenu intestinal s'est répandu dans tout l'abdomen et a provoqué une péritonite dangereuse, c'est pourquoi on lui a administré un antibiotique, a-t-elle ajouté. "Mais il est sorti d'affaire, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter."

Rentrer à la maison immédiatement !, a pensé Rosi. Mais il me faudra deux jours pour rentrer chez moi ! Mon fils a trente ans et il a grandi.

Katja est avec lui. Encore : je veux rentrer à la maison !

"Katja, tu es un amour de me le dire", a-t-elle finalement réussi.

"Ne t'en fais pas", avait dit Katja. Et pourtant, on aurait dit qu'elle avait besoin de se réconforter. Maintenant, c'est à elle, l'aînée, la plus expérimentée, la mère de quatre enfants, la mère de Raffael, qu'elle doit bien connaître. Katja ne voulait certainement pas entendre qu'elle était accablée par cette nouvelle.

La voix de Rosi était un peu trop ferme dans sa réponse :

"Ils ont de bons médecins à l'hôpital Schwabing. Un appendice comme celui-ci est une routine pour eux."

"Oui, il est déjà sorti du bois", a répété Katja.

Lorsque Pierre est revenu de sa promenade, elle lui a immédiatement raconté l'accident en accéléré - et lui a fait part de son plan en quelques mots.

"Nous pouvons encore arriver à Lyon ce soir si nous partons immédiatement. Nous passerons la nuit à la station-service de l'autoroute. Et demain matin, nous partirons à la première heure. Nous serons là dans la soirée."

Pierre a compris immédiatement. Sans dire grand-chose, il a tout préparé pour le voyage.

Raffael était faible, mais bien portant. Il a lutté contre la douleur quand il s'est levé, mais il s'est battu. Il avait confiance dans le fait que les médecins lui avaient donné les meilleurs antibiotiques et qu'il serait bientôt rétabli. Jamais auparavant il n'avait été malade. Juste les trucs habituels de gamins et un coup de main de temps en temps. Les jours suivants, il a dû faire des promenades pour retrouver ses forces. Rosi l'a accompagné. Ils se sont parlé chaleureusement et joyeusement. Et le sud de la France ? C'est dommage, mais c'était plus important pour Rosi.

Quinze jours plus tard, Raphaël a de nouveau renvoyé sa mère.

"Tu n'as pas à t'asseoir à côté de moi, Muttl. Retournez dans le sud de la France. Merci d'être là. Je peux me débrouiller maintenant. De toute façon, je recommencerai à peindre bientôt et j'irai à l'université." Il a financé ses études de philosophie avec la vente de ses peintures.

Raison et émotion se battaient à l'intérieur de Rosi. En fait, elle avait eu du mal à organiser les trois mois d'été de congé de son travail. Devait-elle rester à la maison et s'occuper d'une manière ou d'une autre lorsque Raphaël n'aurait plus besoin d'elle ? Ou doit-elle retourner en Camargue ? Même si elle devait y aller seule ? Peter avait décidé de rester chez lui à Munich car il ne supportait pas la chaleur de l'été dans le sud de toute façon. Il vérifiera Raphaël de temps en temps, il l'a promis.

Rosi était de retour sur la plage de Camargue quand, quelques jours plus tard, un autre appel de Katja est arrivé.

"Raffael est encore à l'hôpital. Il a une nouvelle infection. Il a déjà eu la troisième injection d'antibiotiques. Et maintenant, il en a assez. Il veut rentrer demain de lui-même et arrêter de prendre les anti-biotiques." Katja semblait impuissante.

"Pouvoirs d'auto-guérison", dit-il. La nature fait tout, dit-il. Il était très ennuyé par les médecins. L'un voulait dire ceci, l'autre cela. Il est convaincu que la nature a toujours été la meilleure aide. La nature régit tout, dit-il. Les animaux grandissent naturellement, seuls les humains en font tout un plat. Il en a assez des antibiotiques." Rosi a entendu le désespoir dans la voix de Katja. "Peut-être que tu peux lui parler !"

Une fois de plus, Rosi était déchirée entre le sentiment et la raison. Arrêtez les antibiotiques ! Comment l'infection était-elle censée guérir ? Après tout, il ne s'agissait pas d'une inflammation du petit doigt, et des personnes en étaient parfois mortes par le passé. Mais Raphael était déjà affaibli ! Elle avait lu sur Internet que dix pour cent des cas de péri-tonite étaient mortels. Dix pour cent, c'est dix sur cent, comme Raphael était proche d'être l'un des dix ! Son Raphaël, l'artiste, l'étudiant en philosophie qui avait toujours tout remis en question depuis sa naissance. Souvent, elle lui en avait même été reconnaissante, souvent il avait été amusant pour elle de voir des concepts de vie bien usés d'un point de vue radicalement différent. Mais maintenant, il se demandait sûrement aussi si la vie devait vraiment être obtenue à n'importe quel prix, à quel moment le prix était trop élevé. "Les antibiotiques", avait-il dit, "nous en recevons beaucoup trop et c'est pourquoi ils ne fonctionnent souvent plus du tout ! Le corps a reçu tout ce que la nature lui a donné pour se guérir lui-même !"

N'est-ce pas un peu naïf, s'est secrètement demandé Rosi, quand il s'agit de la vie et de la mort ? Mais il n'accepterait pas ses objections, elle le savait.

"Ne pouvons-nous pas laisser la vie telle qu'elle est, a-t-il dit, comme quelque chose de fragile, d'éphémère, de fragile, dont nous devons accepter la disparition ?

Rosi a accéléré sur l'autoroute. Lyon, Bourg-en-Bresse, Besançon - sur ce tronçon, il pleut des cordes, elle est clairement loin de la chaleur du sud, le froid et l'humidité la guettent à nouveau. Au moins, la pluie a lavé le sable de son bonnet. Belfort, Mulhouse, Karlsruhe. Encore deux cent quatre-vingts kilomètres avant Munich. Elle était fatiguée, elle n'en pouvait plus - ne risquait-elle pas aussi sa vie avec ce voyage fou ? La grosse voiture, la longue distance, le stress, mais pas trop de repos, arriver, enfin arriver, mais pas trop tard, il fallait absolument arriver aujourd'hui et revoir son Raffael avant ...

A minuit, elle est arrivée à l'appartement de Katja et Raffael. Pierre était également présent et l'a prise dans ses bras.

"Il ne va pas bien", c'est tout ce qu'il a dit. "Il s'est endormi et a une forte fièvre. Va le voir."

Soudain, Rosi a senti un blocage. Elle s'est souvenue des conversations avec Raphaël. Sur la vie, sa valeur et son sens. Si nous n'avons pas tout surestimé. Si ce n'est pas parfois mieux de laisser tomber, avait dit Raffael. Ne pas épuiser à tout prix nos possibilités d'influence, mais laisser les choses couler. La vie coule, avait-il dit, et elle est belle. "J'ai eu une belle vie", a-t-il déclaré. "Peut-être que si je rends ma vie à la nature, je n'aurai pas à subir beaucoup de choses." Il avait parlé comme ça à la table de la cuisine il y a juste un an, sans raison apparente. C'était un jeu mental à l'époque. Rosi s'est sentie malade. L'effort, tout ça. Mais il n'y avait pas de temps pour ça maintenant. Il était dans une mauvaise passe. Sa vie était en danger. Une inflammation comme celle-là faisait rage dans le corps, il fallait l'arrêter avant... Mais les médecins et leurs demi-savoirs tapaient sur les nerfs de son fils, il ne voulait plus les suivre, c'est ce qu'il avait dit au téléphone. Quelles étaient les alternatives ?

Il n'avait pas non plus envie d'écouter les conseils de ses connaissances : Je connais un docteur célèbre ! Et : Pourquoi tu ne vas pas chez mon homéopathe, il est génial. Et : Vous devez absolument obtenir un second avis auprès d'un spécialiste. Et : Un chaman m'a aidé dans une situation similaire. Ou : Bouillon de poulet ! Mangez beaucoup de bouillon de poulet, il a un effet antibactérien, ma grand-mère avait l'habitude d'en cuisiner quand j'avais la grippe.

Raffael rejette maintenant tout, lui avait dit Katja. "J'écoute mon corps", répond-il. "Il sait ce dont il a besoin. Je mange ce dont j'ai envie. Je bouge d'une manière qui ne me fait pas souffrir. Mon corps se connaît mieux que tous les médecins du monde."

Et maintenant Rosi se tenait là, avec Peter. "Il ne va pas bien", venait-il de dire. Rosi s'est précipitée dans la chambre de Raf-fael. Choqué par son visage émacié. Elle caressa les joues chaudes de son fils, tâta son front, prit sa main osseuse. "Je suis là", dit-elle doucement, sentant les larmes monter.

Il était le maître de sa vie, avait-il dit lors d'une discussion il y a un an. Il savait et décidait lui-même ce qu'il voulait. Les gens voulaient beaucoup trop influencer la vie des autres. La façon dont il pensait et agissait ne regardait personne, car il ne mettait personne d'autre que lui-même en danger.

Mais maintenant, il n'était plus assis à la table de la cuisine en bonne santé. Maintenant, c'était vraiment une question de vie ou de mort. Et la peur de Rosi, oui, sa propre peur terrible. Oui, elle était maintenant affectée. Elle a senti qu'elle devait faire quelque chose pour gérer la situation elle-même. Ne rien faire, juste rien, c'était terrible, elle ne tiendrait pas une seconde de plus ! Elle avait besoin de voir un médecin de toute urgence.

Oui, elle s'impliquerait. Elle était Rosi, la mère qui aimait terriblement son Raffael. Elle ne pouvait pas vivre avec l'idée qu'elle n'avait pas fait tout ce qu'elle pouvait. Oui, c'était une interférence féroce dans sa vie. Mais n'était-ce pas aussi à propos d'elle et de Katja ? Qu'est-ce qu'elle a pensé ? Il s'agissait du reste de la famille, des autres personnes, comment pouvaient-ils vivre avec le fait qu'on avait laissé Raphaël croire à des contes de fées, au milieu de la grande ville, pratiquement à proximité immédiate d'un bon hôpital ?

Tout ce qu'elle voulait, c'était agir, faire quelque chose, contrecarrer cette peur terrible, faire enfin quelque chose, trouver le meilleur médecin, oui, -

Avait-elle le droit d'arrêter son Raphael ? Préserver sa vie à tout prix, alors qu'il ne le voulait même pas ? Sa génération a dû faire face à un système politique qui méprisait l'humanité. Avait-elle maintenant le droit de lui imposer les règles de sa génération, elle qui avait grandi avec l'idée que la médecine préserverait votre vie, quel qu'en soit le prix. Etait-elle, parce qu'elle était devenue sa mère à ce moment-là, en droit d'imposer à Raphaël, devenu adulte, la vie qu'il ne voulait pas du tout ?

Mais peut-être que dans quelques années, il lui serait même reconnaissant d'être intervenu ? Et ne périrait-elle pas elle-même de la culpabilité de n'avoir rien fait pour le sauver, par quelque moyen que ce soit ?

Peter et Katja les avaient rejoints. Ils l'ont regardée, mais Rosi n'a rien dit. Ils ne savaient pas les conversations que Rosi avait eues avec Raphael. Peter n'était pas son père, il était mort il y a quelques années d'une grave maladie. Il était maintenant deux heures du matin. Rosi était infiniment fatiguée par le long trajet. Peter a aidé Katja à déplier le canapé-lit et à préparer le lit. Puis la fatigue l'emporte sur le carrousel de pensées de Rosi.

En se réveillant le matin, elle a entendu Katja fredonner une petite chanson dans la cuisine.

"Des nouvelles de Raphael ?"

"Devinez quoi, il était d'humeur à manger des céréales ! Et il m'a demandé d'apporter un pinceau et une palette de peinture. Il ne peut sûrement pas vivre sans eux !" Ses yeux pétillaient de vie. Puis les deux femmes se sont allongées dans les bras l'une de l'autre. Jamais auparavant leur étreinte n'avait été aussi intime qu'à cet instant.

**Ensuite,**

Lorsqu'une femme part en voyage, elle a quelque chose à raconter - la vieille citation, que nous connaissons sous sa forme masculine, est bien sûr également vraie pour les femmes. Surtout pour une Muttl, comme les enfants appellent affectueusement et avec indulgence leur petite mère, qui s'aventure hors de sa zone de confort avec ses grands enfants. Et Muttl apprend beaucoup de choses dans le processus. Dans cette constellation, quitter la zone de confort ne signifie pas seulement voyager dans des pays et des villes inédits, mais surtout redécouvrir l'enfant dans sa forme adulte et trouver une nouvelle façon de l'aborder. Oh, on peut faire beaucoup de choses mal !

Dans ce livre d'histoires, j'ai décrit des expériences concises dans cinq histoires. J'ai demandé aux enfants s'ils seraient d'accord si j'écrivais ces histoires de la manière dont ils auraient pu se les approprier.

"D'accord", ont dit Dominik, Markus, Lisa et Raffael (cette fois-ci par ordre d'âge, en commençant par le plus âgé) avec malice, "s'ils auraient pu être comme ça, ça ne veut pas dire qu'ils se sont passés exactement comme ça".

Et avec ça, ils sont tirés d'affaire.

**Merci...**

... cher Raphaël, pour m'avoir permis de prétendre que les histoires parlent de vous.

... chère Lisa, cher Dominik, cher Markus (première dame aujourd'hui !) pour m'avoir permis de faire de vous des compagnons sur le chemin de ma vie.

... cher Markus, cher Dominik, chère Lisa (cette fois dans n'importe quel ordre), que vous pouvez supporter de laisser votre plus jeune jouer le rôle principal dans ce livre, si tant est qu'il ait joué un rôle.

... que vous existez, tous les quatre, oui, merci ! Vous savez pourquoi : le voyage de ma vie aurait été ennuyeux sans votre apport enrichissant.

**Vous, chères mamans, mères, lecteurs...,**

C'est un exploit que personne ne veut manquer : élever ses enfants. Cela signifie des décennies de travail de construction, et les décennies ne se terminent pas lorsque les enfants sont partis de la maison. Et pourtant !

Souvent, nous, les mères, nous nous fions à nos sentiments dans les situations difficiles, à quoi d'autre lorsque la vie ne va pas droit ? Mais plus les enfants grandissent, moins ils veulent entendre nos sentiments. Mais alors quoi ? Ils peuvent lire les arguments dans les livres de philosophie eux-mêmes, ils n'ont pas besoin de nous pour cela.

En tant que leur maman, j'ai essayé, toujours essayé (c'est la troisième année...), de tout faire "bien". Même dans la situation la plus difficile de ma vie et de la leur : le divorce de leurs parents, qui a été tout sauf sans heurts et après lequel je me suis sentie comme un parent isolé.

Comment allez-vous avec vos enfants ?

Si j'ai pu vous donner, chères mamans, un peu de courage en tant que mère complice ou mettre un sourire compréhensif sur vos lèvres avec mes histoires, je suis heureuse. Si vous dites : "Si elle peut le faire, je peux le faire".

Écrivez-moi vos impressions, vos idées et vos expériences - de ce livre et de votre vie avec les enfants. Comment vos enfants vous appellent-ils ? Vous pouvez me contacter sur mes canaux et trouver plus d'informations sur mes voyages (de vie) :

www.irmgardrosina.de

Instagram

Facebook

Twitter

YouTube

Ma mère avait beaucoup de

des problèmes avec moi, mais je pense

elle a apprécié.

MARK TWAIN

**De**

**IRMGARD ROSINA BAUER**

**ont déjà été publiés :**

Ce livre est une lettre à Marieke, une connaissance de Hambourg. Et un hommage à la montagne, malgré tous ses dangers et impondérables qu'il faut surmonter. Un livre pour tous ceux qui ont la nostalgie de la montagne - ou qui ne la connaissent pas encore. Un encouragement à se lancer et à oser l'aventure de "l'al-pen" - ou de la "vie" ? - d'oser.

En compagnie d'Isa, l'auteur réalise le désir de son cœur : entreprendre un tour de plusieurs jours à travers les puissantes Hautes-Alpes de la vallée du Lech et leurs énormes sommets, avec des nuitées dans des refuges d'altitude. Sans supermarché sur le chemin, bien sûr. Marieke vit à Hambourg et aimerait bien visiter les Hautes-Alpes. Sera-t-elle rebutée par les expériences - avec leurs joies et leurs craintes - des deux Munichoises, ou prendra-t-elle vraiment goût à l'air de la montagne ?

Volume I des récits de voyage de Rosi

BoD - Livres à la demande, Norderstedt

ISBN 978-3-7543-0080-0 (livre de poche)

ISBN 978-3-7543-0080-6 (e-book)

"J'aime les montagnes. Je n'ai pas toujours su que c'était le cas. Et en général, je ne savais pas trop ce que j'aimais et ce que je n'aimais pas. Pendant des décennies, j'ai dit oui à tout, et c'était bien ainsi, jusqu'à ce que je sois ralentie par un burn-out. Donc ça ne pouvait pas continuer comme ça, mais comment alors ?"

Rosi a cinquante-deux ans. Au cours des trois dernières décennies, elle a élevé quatre enfants et aidé son mari dans son épicerie fine. Elle n'a pas eu le temps de s'occuper d'elle-même et de ses propres besoins. Aujourd'hui, elle réalise un vieux souhait et part seule dans le sud de la France. Avec Merkür, sa mini-van, avec beaucoup de peur de sa propre spontanéité et avec peu d'argent : elle ne veut dépenser que dix euros par jour. Bien qu'elle atteigne souvent ses limites, elle laisse libre cours à son esprit d'aventure et est capable de reconnaître et de relativiser nombre de ses peurs ; et, au passage, elle est capable de se débarrasser de son ancienne vie. Son mauvais sens de l'orientation n'est qu'un des nombreux obstacles dans sa recherche permanente de relations optimales.

Roman de voyage - vers le sud de la France et à l'intérieur du pays

BoD - Books on Demand, Norderstedt 2020, 320 pages

ISBN 978-3-7504-8051-3 (livre de poche)

ISBN 978-3-7504-8051-6 (e-book)

Sophie alias Susanne alias S. est prisonnière de ses principes : Un homme macho a le droit d'être un homme macho et un mariage doit être maintenu à tout prix. D'autant que Sophie a quatre enfants avec son mari et que le divorce n'était pas aussi courant "à l'époque" qu'aujourd'hui.

Les différents rôles féminins dans les histoires d'une seule femme nous permettent de voir au plus profond de son cœur au fil des décennies. Leur objectif commun est de pouvoir dire un jour : J'aime ma vie.

Sur son chemin, Sophie, alias Susanne, alias S., acquiert de nouvelles libertés, mais retombe sans cesse. Elle recherche la reconnaissance et souffre d'un burn-out en conséquence. Elle veut sortir de son rôle de victime, mais la route est longue ...

"La vie pourrait être si dure" est un récit de vie passionnant en treize histoires et demie essentiellement vraies.

Roman en treize histoires et demie

tredition Verlag, Hambourg 2016, 153 pages

ISBN 978-3-7345-7098-8 (livre de poche)

ISBN 978-3-7345-7098-0 (e-book)

Plus d'histoires ...

... que j'ai en cours. Que ce soit en tant que voyageur dans le monde réel ou à travers les paysages clairs et sombres de l'existence - cela reste passionnant dans ma vie !

Visitez mon site web et suivez-moi sur les médias sociaux. Je serai heureux de vous y tenir informé de l'état d'avancement des nouveaux projets.

Bien à vous

Irmgard Rosina Bauer

www.irmgardrosina.de

Instagram

Facebook

Twitter

YouTube